

Se rêver



Loïc Le Manac'h

Promotion H

Manufacture - Mars 2016

« Cet écran n'est rien d'autre qu'un morceau d'étoffe sur lequel se réfléchissent les images. Vous allez bientôt voir un train rapide. Souvenez-vous, mesdames et messieurs, que ce n'est qu'une image du train et que, par conséquent, elle ne représente aucun danger pour vous. »

Dillo Astrologo, directeur italien du premier cinéma d'Égypte à Alexandrie

Se rêver une autre vie. Se rêver. Rêver. Nous avons tous une vision plus ou moins imaginaire de ce que nous sommes. Il est aussi difficile d'arrêter le temps que d'avoir une vision claire, sans point d'ombre, de ce que nous sommes. Qui suis-je? Aïe aïe aïe, bien malin celui qui serait capable de répondre objectivement à cette question. C'est une de ces questions à la fois bête et à la fois susceptible de vous plonger dans un gouffre intérieur.

« Qui es-tu ? Qui es-tu ? Toi, toi, qui es-tu ? » Au moment d'entreprendre une démarche artistique, il est courant d'avoir à faire face à ce genre de questions. Il est également courant lorsque l'on travaille, en tant qu'interprète, que l'on nous demande de partir de soi, de revenir à soi. Seulement voilà, qui sommes-nous et quel est ce soi dont on nous parle et qui nous paraît paradoxalement étranger alors qu'il devrait constituer ce que nous connaissons de mieux. Pour ma part, j'ai le désir de ne pas rester le même toute ma vie, je tend à devenir quelqu'un d'autre que celui qui, actuellement, tremblote en écrivant la première page de son mémoire. Changer oui mais encore faut-il savoir ce que l'on pourrait changer.

Dans ce but, j'aimerais donc interroger cette question : qui suis-je? Après tout, avec tout ce qu'elles interrogent ces fouineuses de questions, on peut bien se permettre de les interroger, à notre tour, une fois de temps en temps. J'aimerais lui demander, à cette question, si c'est permis de lui répondre un mensonge, un mensonge rempli d'honnêteté. Si c'est possible de lui répondre au futur, « je suis ce que je serai », mais aussi au passé, « je suis ce que j'ai été ». J'aimerais surtout lui demander « pourquoi devrai-je être ça et pas ça ? ». Puis-je être ce que je suis et en même temps ce que j'aurais voulu être ? Quelle portée d'action avons-nous sur notre identité? Est-il possible de changer notre personnalité par simple décret ? J'étais gentil, je serai méchant.

Sur scène, un acteur interprète forcément une version orientée ou décalée de soi à partir du moment où il obéit à une partition, à des codes de jeu, au nom d'une narration, en fonction du public ... D'une certaine façon, pour un comédien, il y a toujours une forme d'artifice, de tricherie ou de mensonge fait au public pour lui donner des bouffées de réel.

On peut dire qu'il y a donc un paradoxe à être soi sur une scène mais généralement n'y a-t-il pas une sorte de paradoxe à être soi, tout court? Olala. C'est-à-dire, à quel moment peut-on dire que nous sommes nous ? C'est ce que nous allons essayer d'explorer toi et moi (je me permet de te tutoyer, ça

A ma mère, Anne-Marie Kerveadou, qui m'a donné la vie d'innombrables fois.

fait déjà une page qu'on se connaît).

Voilà plus d'un an que j'ai donc légué mon corps, mon esprit et mon fatum à la science, afin d'explorer cette question. Tel un professeur glacial face à une équation, je me suis livré à différentes expériences (parfois dangereuses hahaha) autour de différents éléments qui pourraient constituer mon identité. Avant toute chose, il me semble important de retracer pas par pas le chemin qui a été le mien.

Tout d'abord, cette question : « qui es-tu ? » - « qui êtes-vous ? » (selon les commodités), je l'ai posé à plusieurs personnes de mon entourage afin de vérifier l'hypothèse très érudite que voici que voilà : « et si je n'étais que les personnes qui m'entourent ? ». Pour étudier sa propre identité, il est important d'avoir de la perspective. Ainsi, les personnes au milieu desquels vous avez grandi apportent une lumière, parlent indirectement de qui vous êtes.

J'ai ensuite décidé d'invoquer par l'écriture (ou le souvenir ou l'image) les personnes que j'ai été, les personnes que j'aurais pu être ainsi que les personnes que je me projette devenir. L'objectif étant de sonder à quel point ces personnes ont encore un poids sur mon identité aujourd'hui et en auront demain. Tout ce beau monde s'est donc rencontré, ils ont conversé ensemble. Ils se sont souvent coupés la parole. Par exemple, longtemps j'ai voulu devenir instituteur, j'ai donc suivi à la trace l'instituteur que je serai devenu si je n'avais pas fait de théâtre, en fréquentant une salle de classe d'école primaire et en essayant de penser aujourd'hui comment il aurait pu penser.

Il m'est souvent arrivé d'avoir la sensation de ne vivre que par le prisme des livres que j'étais en train de lire. La sensation de vivre à travers la langue et le regard d'un autre. S'identifier à un auteur ou à un personnage. Je voulais traverser par mon étude identitaire cette sensation de vivre dans la peau d'un auteur. J'ai donc décidé de choisir plusieurs auteurs et de me nourrir entièrement de leurs œuvres ou de leur biographies durant un temps donné. De ces auteurs, j'ai cherché à explorer ce qui me touchait de façon particulière, ce qui me donnait l'impression de comprendre intimement chacun d'eux, tenter de décrypter d'où provenait la couleur de leur écriture et sonder ainsi la part d'influence qu'ils ont exercé ou qu'ils exercent encore sur mon identité.

Les cinq auteurs sur lesquels j'ai choisi instinctivement de me pencher sont américains et ont vécu durant le XXe siècle. Hasard. Ils s'appellent John Kennedy Toole, Flannery O'Connor, Oliver Sacks (il était anglais mais a vécu aux Etats-Unis depuis les années 60), Kay Redfield Jamison et William Faulkner. Chacun à leur manière, ils portent une identité culturelle américaine forte. John Kennedy Toole par le culte du génie raté, Flannery O'Connor, la pieuse, par ce ton aigre et ironique qui caractérise son écriture, Oliver Sacks pour son côté self made-man sympathique et chaleureux au parcours atypique, Kay Redfield Jamison pour sa faculté à sublimer des phrases communes et enfin William Faulkner, pour la province brute et profonde américaine qu'il incarne par ces romans. Ce qui est étrange, c'est que je n'ai absolument aucun lien avec les Etats-Unis (au contraire, mes parents pourraient être apparentés anti-américain, comme tout bon français qui se respecte) mais en lisant l'Amérique, je lis la Bretagne dans laquelle j'ai grandi. Je vois aussi chez chacun d'eux une obsession de l'échec, qu'ils en parlent avec humour, science, passion ou amertume. Je songe moi-même souvent à ma vie comme une éternelle succession d'échecs et je pense que l'affection que je porte à ces auteurs est intimement liée à cette obsession.

Ces auteurs ont chacun une façon très à eux d'utiliser leur identité ou leur vécu dans les histoires qu'ils racontent. J'ai donc décidé de pasticher ces auteurs en catapultant leur pâte d'écrivain, leur sourire ou leur regard dans des épisodes de ma vie ou des réflexions, qu'ils auraient eux-mêmes pu traiter, afin de sonder au plus prêt la place qu'ils ont dans ma vie. Ne vous étonnez donc pas que cette étude identitaire ait une odeur du parfum de Flannery ou de l'after-shave d'Oliver ou bien imprégné des doses de lithium de Kay Redfield ou bien je ne sais quoi d'autre.

Approcher au plus près la vie de ces auteurs a impliqué un certain nombre de changements dans mon mode de vie. En épluchant leur biographie ainsi que leurs écrits, j'ai décidé de bouleverser littéralement mon environnement matériel en essayant de reproduire au mieux l'environnement de ces auteurs dans ma vie. Matérialiste ou pas, nous nous caractérisons par les objets qui nous entourent. J'ai donc observer et noter dans mon petit calepin les changements que ce bouleversement a pu opérer sur ma façon d'être et de penser. Ce changement d'environnement m'a ainsi permis d'imaginer plus facilement ce qu'avait pu être la vie des auteurs chez qui je m'invitais. Tout ça n'est que pure fiction évidemment et il est fort probable que je sois finalement resté dans une vision très subjective et

faussé de ce qu'étaient leurs vies.

C'est justement aussi cela qui m'intéressait : la part de subjectivité quand il s'agit de s'approprier la langue d'un auteur pour le pasticher. Vous avez beau passé des années entières à décrypter la langue et la biographie d'un auteur pour approcher au plus près son écriture, au final, il s'agira toujours de votre écriture et donc d'une expérience profondément personnelle. Je vois dans ce travail d'appropriation de la langue d'un auteur pour la pasticher une multitude de similitudes avec le travail de l'interprète au théâtre qui doit s'approprier un texte tout en sachant que c'est bien son corps et sa voix qui finiront par délivrer ce texte, et non l'auteur.

Finalement, il s'agit de cette faculté que nous avons de nous projeter dans la vie d'un auteur par un texte qui me passionne. Je pense que lorsqu'on lit, on se fait duper à chaque ligne par la puissance de notre imaginaire. Et selon moi, c'est ce grand mensonge qui nous pousse à continuer à lire. C'est aussi en cela que je trouve les œuvres biographiques (livre, biopic, pièce de théâtre biographique...) qui s'évertuent à relater le plus précisément possible la vie d'un écrivain assez ennuyantes car elles finissent par laisser peu de places à notre imagination. Ce qui excite notre curiosité, c'est qu'il est impossible de vérifier à quel point l'auteur est proche de l'image que l'on s'en fait à travers un texte. Pourtant, cette image peut nous paraître clair au point d'avoir la sensation d'accéder à l'intimité de l'auteur. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte qu'une photo pose des problématiques similaires.

Lorsque l'on regarde une photo, on se projette dans le contexte de cette photo : on voit ce que notre imaginaire décide d'y voir. Ainsi, j'ai décidé de me photographier chaque jour durant les deux derniers mois afin que le lecteur, que tu es, puisse se projeter dans l'image et imaginer ce que j'ai été aux instants où j'ai écrit ou réunis ces textes. Vois cela comme un compagnonnage.

L'imaginaire de celui qui lit est alimenté par des images de la même façon que celui qui écrit s'alimente d'images pour pouvoir écrire. J'ai donc réuni un certain nombre d'images (certaines appartiennent à ma vie, certaines proviennent de brocantes et d'autres encore d'internet) qui me faisaient penser à chacun de mes auteurs américain, parfois pour des raisons que j'ignore. Je voulais te faire part de ces images afin que tu puisses toi aussi accéder, d'une certaine façon, à l'élaboration des textes que j'ai écrit.

J'ai divisé mon mémoire en cinq parties. Chaque partie est associée à un de ces auteurs. Chacune d'entre elles relate le lien intime que j'ai pu entretenir avec lui durant cette année. Tu y trouveras les fameux pastiches dont je t'ai parlé ci-dessus, parfois des citations de ces auteurs. Tu y trouveras également des citations d'autres auteurs dont les pensées m'ont aiguillé dans ma recherche d'identification et sur la nécessité que j'ai éprouvé à effectuer ce travail. Tu trouveras dans ces parties des réflexions identitaires qui m'ont traversé lorsque je tentais de rentrer dans la peau de chacun de ces auteurs mais aussi lorsque je tentais de rentrer dans la peau des Loïc que je ne suis pas ou plus. Tu trouveras également les biographies que j'ai donc demandées à mon entourage. En lisant attentivement les biographies de chacun, j'ai remarqué que je pouvais assez facilement associer chaque biographie à un auteur que j'avais choisi. En Kay Redfield Jamison par exemple, je vois beaucoup le visage de ma mère. J'ai donc classé ces biographies comme telles.

J'ai pris la décision de ne pas te prévenir lorsque j'utilise une parole rapportée ou la mienne. N'y vois pas là une malice mal placée de ma part. Simplement, certains des textes que j'ai pu emprunter et non écrire parlent plus de mon identité que mes propres paroles. J'ai la sensation que la notion de propriété d'une parole (ou d'un écrit) a une tendance à geler le lien que l'on entretient avec celle-ci. Bien que ce soit Proust qui ait écrit « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », ce qui me touche dans cette phrase, c'est quand j'éprouve la sensation que j'ai déjà pu penser, dire ou éprouver cette phrase. Vois donc dans la confusion, que tu ressens lorsque tu te demandes si c'est bien moi qui m'adresse à toi, la possibilité que ce soit peut-être toi qui a écrit ou prononcé ces mots que tu vas lire. Ainsi, si tu me demandes si c'est bien moi qui ai écrit telle ou telle phrase ou si telle ou telle photo m'appartient, je te répondrai que je ne m'en souviens plus.

Ce qui m'a passionné dans ce travail, et que j'aurais aimé exploiter, il fut un temps, pour la création d'un solo théâtral gigantesque de deux heures et demi, sur une scène énorme, avec des engins qui seraient sortis dans tous les sens (tout ça si j'avais eu la chance de devenir une vedette du théâtre subventionné), ce sont toutes ces différentes qualités d'écriture auquel chaque auteur, moi-même ou les personnes de mon entourage font appel lorsqu'il s'agit de parler de soi, de son environnement. Comment chacun s'y prend finalement pour déstructurer son identité afin d'essayer de la partager. Plus passionnant encore, j'ai pu me rendre compte que la

perception que nous avons de notre propre identité ne faisait que s'enrichir lorsque nous nous approprions la langue, les pensées ou les réflexions d'un autre. Il y tant de choses qui m'ont passionné, fasciné dans ce travail. A l'époque où il m'arrivait encore de sourire, j'en étais même venu à me rebaptiser le Professeur Céfacinan, en référence à cet état de fascination permanente qui était le mien. Cette blague n'avait fait rire que moi, j'ai donc abandonné ce surnom.

J'ai essayé, par ces quelques pages, de te donner le maximum de clés pour y voir clair dans ce capharnaüm dans lequel tu t'apprêtes à rentrer. Cependant, aujourd'hui, je suis vieux, je n'ai plus toutes mes idées en place et les objectifs précis de cette recherche identitaire, commencée il y a des années, ne sont plus très clairs.

Je ne me souviens que d'une chose : l'objectif premier, en réalité, n'était autre que de se décaler. Eh oui ! L'objectif de tout ce protocole de recherche était le suivant : à partir du moment où j'arriverai à définir le cadre et les caractéristiques de mon identité, il ne s'agirait alors que de déplacer des curseurs pour devenir un autre. Etre quelqu'un d'autre en étant d'autant plus soi (le travail d'un comédien ?). Tel était le projet fou qui était le mien ! Malheureusement, tout ne fonctionne pas réellement comme on en rêverait. Les eaux de la conscience sont troubles et il en faut peu pour ne plus retrouver le rivage. Vois ce document comme le carnet de bord d'un naufragé, un naufragé qui, désireux de découvrir qui il était, a désormais du mal à reconnaître son prénom.

Il ne reste désormais de mon étude identitaire qu'une sorte de marécage vaseux qui sont les archives dans lesquels tu t'apprêtes à t'enfoncer. Je vois dans ce marécage, fait de rapports logiques invisibles, l'illustration la plus fidèle de mon cerveau lorsque j'appréhende un objet artistique.

Bienvenue donc ! Bienvenue ! ô lecteur imprudent, dans cette jungle dans laquelle est plongé, depuis plusieurs mois, celui que tu lis et dont il ne parvient pas à sortir. Une jungle dans laquelle les rayons de soleil hésitent, de plus en plus, à venir s'aventurer. Bienvenue encore !

Rentrée des classes, Septembre 1994 :

Flannery O'Connor



A ma première lecture de Les Braves gens ne courent pas les rues de Flannery O'Connor, j'ai souffert et j'ai ri tour à tour en suivant des personnages que j'avais le sentiment d'avoir déjà rencontrés quelque part. Cette grand-mère têtue, ce général de cent quatre ans obsédé par les jolies filles, cette jeune philosophe qui découvre l'amour dans les bras d'un vendeur de bible et j'en passe. Rien que des malades, des idiots, des lâches, des sans-cœurs comme autour de moi, au village et dans les champs. Différents pourtant, avec une démesure, une outrance dans la parole et le geste qui me donnait envie de crier. Mais, je me disais, c'est l'Amérique évidemment, le Sud profond, et ça n'a rien à voir avec ton coin perdu de Bretagne. J'avais tort, je l'ai compris quelques années plus tard en reprenant ce livre lu trop vite. Tous ces désaxés du cœur, du corps et de l'esprit courent les villes et les campagnes de partout, et qui peut se targuer, qui, de n'en pas avoir un petit grain bien caché dans ses poches ?

A 26 ans, on diagnostique à Flannery O'Connor une maladie rare et incurable : le lupus érythémateux. Elle est alors forcée de s'installer avec sa mère, à la campagne, dans une ferme, afin de demeurer au calme. Elle doit s'installer au rez-de-chaussée de la ferme car elle est trop faible pour monter les escaliers. Elle passait ses journées sans bouger de cette ferme à observer simplement le monde qui l'entourait et à lui dresser un portrait. Elle mourra dans cette ferme treize ans plus tard alors que les médecins ne lui garantissaient pas plus de quelques mois au diagnostic de sa maladie. Passionné d'oiseaux, elle fait un élevage de paons, qu'elle peut rester observer durant des heures, voyant en eux une représentation de l'homme satisfait de ses côtés bons et généreux autant que de ses côtés mesquins et petits.

Ce que j'aime chez Flannery O'Connor, c'est cette dualité permanente entre le bon et le mauvais. Pour elle, pas de bonté sans cruauté. Bien que profondément pieuse et croyant à la beauté de l'humanité, Flannery était également plus que tout mélancolique et misanthrope à propos de la nature humaine. Son écriture respire cette altérité. Pour approcher la vie de cette femme, j'ai recouvert les murs de ma chambre de messages bibliques et disposer des poupées effrayantes sur mes étagères. Je me suis également enfermé des journées entières, avec mon balcon (donnant sur un square) pour seul compagnon.



“La situation de Dieu quand il crée le monde est très bizarre, vous voyez, et ça fait partie des idées les plus célèbres de Leibniz, la situation de Dieu quand il crée le monde c’est que Dieu se trouve dans la situation où il choisit entre une infinité de monde possible, il choisit entre une infinité de monde également possibles, mais qui ne sont pas compossibles les uns avec les autres. Dans l’entendement de Dieu il y a une infinité de mondes possibles et Dieu va choisir, parmi ces mondes possibles, qui ne sont pas compossibles les uns avec les autres, il va choisir l’un d’entre eux.”



Etre d'origine bretonne inclut tout un patrimoine culturel et fantasmagorique auquel on ne peut pas échapper. Je m'appelle Loïc Le Manac'h-Kerveadou de mon nom complet. Avec ce nom, difficile d'échapper à la rengaine du bignou et des crêpes de sarrasin. Quitter la Bretagne m'a directement soulagé, beaucoup plus soulagé qu'alourdi. Cependant, durant mon séjour à Paris puis à Lausanne, je n'ai eu de cesse de gonfler la fierté de mes racines. La raison est simple. Il y a un nombre incroyable de personnes qui se sentent proches de cette région, bien qu'ils n'y aient jamais habité. Impossible de dire mon nom sans entendre, en retour, une référence à la région grise et verte. Une véritable malédiction. Quel est la raison de cet attachement ? Je l'ignore. Les paysages côtiers, le vent, la pluie, les mythes, la réputation bourru mais sympathiques de ses habitants, une destination de vacances ou encore le rêve d'y partir un jour sont autant de raisons possibles à cet attachement particulier. Cet amour surdimensionné pour les ploucs de Bretagne et leur rochers m'a tout d'abord intrigué.

Je quittais pour ma part avec plaisir ces nuages qui menacent à tout moment de vous tomber sur la tête et voilà qu'on me dit que c'était le mieux pour habiter.

V'là bien ma veine, moussaillon ! Et voilà qu'mon accent tizef me r'prend sitôt que j'm r'met à parler de Saint-Divy, par là-bas tiens. Et y a La Forest, d'où elle vient tiens la famille Le Manac'h.

Vous l'aurez compris, par ce détournement de parole. A force de ne plus habiter mon pays mais d'en entendre sans cesse parler avec passion, je me suis mis à y croire, à leur rêveries. Et voilà que cet accent breton que j'ai haï toute ma jeunesse me revient en bouche. Je me suis mis alors à revendiquer la Bretagne comme une fierté, comme une part essentielle de mon existence, moi qui n'avait jamais songé que j'habitais un pays différent que des parisiens ou des bordelais. Le début des frontières. Ma fierté de la Bretagne était une fierté bête car, dans le même temps, je m'en rendais compte, je commençais à aimer la Bretagne comme un touriste. Quel plage, quel coin que personne connaît, quel restaurant à ne pas manquer lors d'un séjour, je parlais de ma région natale comme une agence de voyage. Devenir le touriste de sa propre région, ça peut être dangereux.



Laura descendit les escaliers qui donnaient sur le salon pour voir ce qu'il s'y passait. Son père s'affairait, à ne pas regarder devant lui. Il cochait une liste chaque fois qu'il déplaçait un objet devant la grosse voiture, qu'on surnommait « Le Bunker ». Son père avait dépassé la quarantaine. En proposant sans cesse à ses enfants de nouvelles activités, il tâchait de préserver un semblant de jeunesse, malgré l'embonpoint et cette fatigue qui le touchait brusquement après la balade du chien, le soir. Il avait une fâcheuse tendance à être de ceux qui lisent un bon polar dans son lit à vingt-et-une heures. Ce n'était pas la première fois que Laura voyait son père s'agiter de la sorte et elle n'était plus surprise. Pas plus surprise que de voir le paternel tondre la pelouse les matins de départ en vacances.

Une fois, il avait tenté de les mettre à la pêche, elle et son frère Louis. Les gens s'étaient pas mal moqués d'eux à cette occasion car le paternel avait lu quelque part que le meilleur appât, pour le type de rivière sur laquelle ils pêchaient, était le poisson pané. Du poisson pané au bout d'une ligne ... qui avait pu lui mettre cette idée dans le crâne ?

A vrai dire, tout ce que le père entreprenait était teinté d'une maladresse à laquelle il ne pouvait échapper. Il tentait de faire ce qu'il ne savait pas faire et après l'avoir fait, il ne savait pas plus le faire. La réussite n'était pas son fort et c'est peut-être ça qui attirait chez lui la sympathie. Avant l'échec, son énergie et ses espoirs étaient tellement lumineux, cela rendait comiques ses échecs.

Il y a deux semaines, il avait acheté un cerf-volant, pour lui et ses enfants. La notice indiquait « Cerf-volant de vitesse ». Le lendemain, Laura, le petit frère Louis et leur père s'étaient mis en route pour les dunes de la côte la plus proche. La commune s'appelait Keremma. La réputation de ces dunes était que le vent y passait bien. Ces dunes avaient également la réputation d'être le crottoir favori des lapins, pensait sournoisement Laura.

Pour faire voler le cerf-volant dans le ciel, la règle était simple : il fallait une personne pour le lancer et une personne pour tenir les manettes, dont les fils maintenaient le triangle volant. C'était Laura qui tiendrait les manettes, ça s'était décidé comme ça. La tâche de lancer le cerf-volant revenait logiquement à Louis, le cadet de la famille, à qui l'on pouvait tout reprocher. Il n'était bon qu'à pleurer. Le père, quant à lui, resterait légèrement à l'écart pour superviser l'opération.

« Lance-le bien droit, n'oublie pas, lance-le bien droit ! » lançait le paternel au petit. « Tiens bien les manettes, c'est comme si tu essayais de dompter le vent » conseillait-il à sa fille.

Laura ne l'écoutait que d'une oreille, elle était concentrée. Tout était



en place pour l'envol. Louis jeta le cerf-volant et avant même que celui-ci n'ait eu le temps de caresser les rafales de vent, il s'écrasa violemment contre le sol fait d'herbe et de sable. Les tiges qui maintenaient les ailes de l'engin sautèrent devant la violence du choc. Il fallait désormais remettre en état la structure du jouet. C'était la faute de Louis, évidemment.

Le père criait après lui. « Lance-le haut, et bien droit ! ». On pouvait distinguer sur le visage du vieux les premiers stigmates de l'appréhension d'un nouvel échec. Alors qu'il réparait le cerf-volant en continuant à crier sur son fils, Laura tenait fermement les manettes. Elle savait que ce n'était pas de sa faute. Elle se sentait capable de s'envoler avec le cerf-volant, tel une vierge sur qui la Lumière se dépose. Laura ne croyait pas en son père, elle croyait en elle. Plusieurs échecs suivirent.

Louis avait les larmes aux yeux à force de porter seul la responsabilité des ratés successifs. Le père courrait dans tous les sens comme pour sauver l'honneur familial. Plusieurs marcheurs s'arrêtaient dans leur promenade. Ils ricanaient. Ces trois-là avaient l'air d'athées qui essayaient de se persuader de l'existence des anges avec leur manie de vouloir faire voler ce morceau de tissu.

Une nouvelle fois, Louis lança le bidule dans les airs. Le cerf-volant prit deux mètres d'altitude, piqua vers le sol, mais au lieu de s'y écraser encore, Laura parvint à lui faire prendre un virage in-extremis. Le cerf-volant s'envola alors pleine bourre dans les airs. L'engin virevoltait, bien tenu par Laura, et il ne tombait pas ... il ne tombait toujours pas ... il ne tombait plus. C'était une scène de liesse. Le paternel et Louis pleuraient presque de joie en fixant le triangle rouge qui affrontait le gris du ciel. Ils bombardaient Laura de conseils, pris par la peur de voir le morceau de tissu retrouver la terre ferme. Laura ne les entendait plus. Elle, c'était avec le vent qu'elle conversait, les éléments, les dieux. Le cerf-volant finit tout de même par tomber car tout finit par tomber. Mais cette fois, le choc contre le sol fut triomphal. L'allégresse avait duré deux minutes. On remballa rapidement, on ne voulait pas prendre le risque de terminer par un nouvel échec. De retour à la maison, c'est le paternel qui était le plus fier, narrant avec quelle sérénité Laura avait maintenu les manettes.

Une nouvelle fois, au contact de leur père, les deux enfants avaient appris à perdre.



Ceux qui se contentent d'être d'accord sont des fainéants.

Ceux qui ne sont pas d'accord sont des prétentieux.

Ceux qui n'ont pas d'avis sont des cons.



Il faut manger.

Il faut boire.

Il faut dormir.



Je ne sais pas trop quoi dire de moi. Je ne suis pas un bavard et encore moins à l'écrit. Je pense être discret et réservé. Je n'aime pas me donner en spectacle contrairement à mes frères. Je pense être un garçon disponible et à l'écoute. C'est souvent que l'on se confie à moi. J'aime écouter les gens, j'apprends beaucoup. De plus, ça me permet de ne pas parler de moi. J'aime m'appliquer dans ce que je fais. J'aime beaucoup créer, je suis très manuel. J'aime dessiner, peindre, coudre, cuisiner etc. Dans ces moments-là je suis très patient et cela me permet de me vider la tête. J'ai la chance de très bien m'entendre avec mon amoureuse. Je vis de très bons moments avec elle. J'aime m'évader avec elle à travers les films, la musique, la cuisine, les voyages. J'aime beaucoup sortir et partager de bons moments avec des amis. Mon travail me prend beaucoup de temps et j'ai souvent du mal à m'en détacher. Mais je suis très intéressé par mon travail et je me donne les moyens de le réaliser au mieux. Je ne m'ennuie jamais et c'est ce qui me plaît. Je suis une personne simple, avec des besoins simples. Je sais où je vais et je sais ce que je veux dans la vie. Je suis heureux et j'aime me rappeler la chance que j'ai. Je me souhaite de continuer à l'être. De pouvoir profiter et d'être là pour les gens que j'aime.



J'aime me rappeler que mon père s'appelle Joseph et ma mère Marie, Anne-Marie. Je suis un envoyé de Dieu.

Quand je suis parti pour Paris, je n'avais jamais entendu parler de Faulkner et de Joyce et n'avais évidemment, jamais, ouvert un de leurs livres. Je me suis donc jetée sur tout en même temps, au point qu'aucun écrivain, je crois, ne m'a influencé, à lui seul. J'ai découvert les Russes, moins Tolstoï que Dostoïevsky, Tourgueniev, Tchekhov et Gogol. J'ai adoré Conrad dont j'ai lu presque tous les livres. Il me semble avoir appris des choses chez Hawthorne, Flaubert, Balzac et quelques-une chez Kafka, bien je n'aie jamais été capable de finir un de ses romans. J'ai admiré les Vies de poètes du Dr Johnson, mais, toujours, ce qui émerge dans ma mémoire, ce sont les Contes comiques d'Edgar Allan Poe. Je suis sûr qu'il les a écrit bourré.

Je crois que mon père se baladait parfois avec, dans ses poches, mes premières œuvres, en général des dessins représentant des poulets, que j'exécutais en commençant par la queue. Et à l'occasion un poème.

Flannery Oconnor avait une orthographe déplorable.

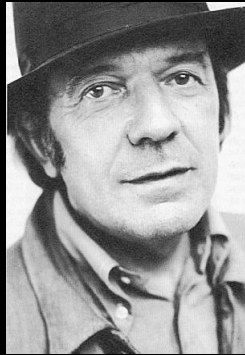
Le suicide comme nécessité artistique.

J'ai entrepris une investigation pour tenter de répondre à cette question : quel a été mon premier lien avec les États-Unis ? Retourner aux origines. C'est là. Que j'ai décidé. D'aller manger. Au Buffalo Grill. Le Buffalo Grill, c'est un ranch, c'est un saloon, c'est un moulin. Situé généralement au bord de l'autoroute, on s'y fourre le gosier de bidoche à l'américaine, accompagnée évidemment de la traditionnelle frite. Il se dégage une émotion forte de ce lieu. Des abat-jours aux portes battantes. Des portraits de chef de tribu indienne au bison en résine qui surveille le domaine du restaurant. Tout est faux. Faux à l'extrême. Suranné. Tout bégaye de fausseté, et tout le monde le sait. On vient chercher au Buffalo Grill un semblant d'États-Unis, un États-Unis fantasmé mais qui ne fait rêver personne car constitué en plastique. Après y avoir mangé un semblant de saveur américaine, je décide de faire le tour du propriétaire. Il est 16h. Le Buffalo Grill est vide. Seules les serveuses Tee-shirt rouge casquette rouge circulent dans le restaurant. Dehors, une immense terrasse vide. Il fait gris. Je m'intéresse de plus près à l'architecture du moulin qui trône à gauche de l'enseigne. Une serveuse à l'intérieur me fait des signes pour m'indiquer la sortie. Elle ne peut imaginer que je sois en train d'observer le bâtiment. Ici, l'important, c'est par où tu rentres, par où tu sors et la nourriture c'est par où ça rentre, par où ça sors. Vouloir établir des conventions à un caractère atypique ou traditionnel l'annule aussitôt.





J'aime regarder ces photos accrochés sur les murs de ma chambre, elles me connectent aux tableaux d'une Amérique médiocre dépeinte par mes cinq auteurs américains !



Gilles Deleuze, dans ses cours sur Leibniz et sa théorie des mondes possibles, date l'apparition de notion de singularité au moment où Leibniz expose sa théorie des fonctions. Selon Leibniz, on peut parler d'un évènement (on peut comparer un individu à une succession d'événements particuliers) comme d'une succession de points (de singularités) sur un graphique reliés entre eux par une fonction complexe qui ferait donc coïncider une série de points singuliers. Deleuze nous parle alors de l'individu comme un "condensé de singularité".

Gordon Matta Clark, artiste américain des années 70, avait référencé chaque partie de son cerveau par l'intermédiaire d'une mèche de cheveux. Il a fait de chaque mèche de cheveux une dread. Puis il a coupé les cheveux qui n'étaient pas des dreads. Le résultat est que la forme de son visage prend une forme que l'on pourrait caractériser comme un prolongement de chaque partie de son cerveau.



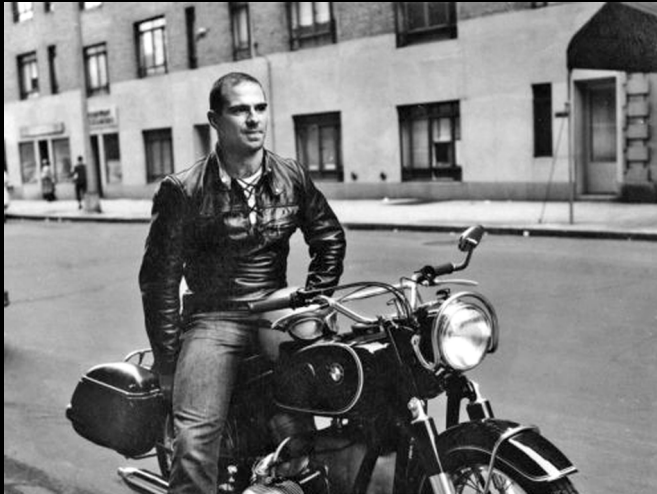
Tu sais comment on tue une poule ? T'as déjà tué une poule ? Moi je sais parce qu'en fait mon oncle il a une ferme. Une ferme et des poules. Alors pour aider, pendant les vacances, on allait tuer les poules avec la famille. D'abord on accroche la poule par les pattes et on l'explose contre un mur. Pas pour la tuer hein. Juste pour l'assommer. Pour la mettre dans les vapes. Ensuite, on la met dans une marmite. Oui parce qu'on a préparé une marmite avec de l'eau bouillante. Et donc on met la poule dans marmite mais elle est encore vivante. C'est pas pour la tuer qu'on la met la poule dans l'eau bouillante. Quelques minutes après, on retire la poule et vu qu'elle était dans l'eau bouillante on peut lui retirer les plumes facilement. Pour finir, il faut lui couper la tête parce que les poules quand on les mange en poulet rôti elles ont plus de tête. Et pour couper la tête savez-vous comment qu'on fait ? On prend une hache mais la poule elle est pas encore morte. Et pam ! Elle peut encore bouger la poule c'est les nerfs. Sauf que des fois on y arrive pas du premier coup à couper la tête alors on redonne un deuxième coup de hache et on s'aide d'un marteau pour taper avec sur la hache. Et pam ! Et pam ! Et pam ! Et après on peut manger. La poule ! Et comme ça on en tue une et deux et trois et quatre et dix. Et on tue toutes les poules. Pour toutes les manger. Et on est content d'avoir fini le boulot. Et quand on mange la poule tous ensemble, c'est bien parce que on l'a tué tous ensemble et donc on partage quelque chose. On est content de l'avoir tous tué la poule parce que c'est bon le poulet le poulet rôti avec le jus. Et on bouffe la poule. On bouffe la poule. Oui oui, et quand on a bouffé toutes les poules, quand on a plus de poules, on peut plus avoir des œufs on a bouffé toutes les poules et c'était bon.



«Là-dessus la déesse Pallas mena le lecteur du mémoire de Loïc dans un des appartements. Quand il y fut, ce n'était plus un appartement, c'était un monde»

Anniversaires, Février 1999

Oliver Sacks



Je garde comme souvenir de mes deux semaines passées dans la peau d'Oliver Sacks la nostalgie des jours radieux. Le souvenir d'une fraîcheur d'esprit digne de celle d'un enfant. Deux semaines juvéniles de curiosité, d'appétit et de multiples découvertes : la découverte du métier de neurologue, ma nouvelle passion pour les fougères, les minéraux, l'écriture permanente de sa propre vie, le rapport à la musique. Lorsqu'on lit des ouvrages d'Oliver Sacks, difficile de deviner que derrière ce bonhomme sympathique, qui se fascine de tout ce qui l'entoure, se cache une vie semée de drames, d'incongruités et de souffrances enfouies. Oliver est un philanthrope. Il n'a eu de cesse d'être obsédé par la compréhension de l'humain au point d'avoir un rapport distant avec lui-même. Il se servait de ses malheurs essentiellement pour mieux comprendre et analyser la nature humaine et ainsi pouvoir aider les autres. Il aura été son propre patient durant toute sa vie et en bon professionnel de la médecine, il était contraint de ne jamais s'intéresser à la vie privée de ce patient. Les quelques années de sa vie lors desquels il a pu se poser la question « qui je suis? » auront été des années de dépression aiguë. Il tire alors définitivement une croix sur cette question et se préoccupe, à partir de là, seulement de son métier et de ses nombreuses passions. Et ceci, à tel point que, de son propre aveu, il n'a connu sa première histoire d'amour qu'à 77 ans. Cette incongruité biographique n'en est une qu'une petite au milieu d'une liste bien longue. « C'est avec notre visage que nous faisons face au monde » avait-il prononcé. Lui avait décidé de faire face au monde avec un immense sourire plein de générosité. Une bouclier qui lui a servi souvent à cacher un mal-être profond mais qui lui a également permis de vivre dans une certaine osmose avec le monde.

Pour rentrer dans la peau d'Oliver Sacks, j'ai essayé au maximum d'être dans un état de bonhomie permanente : comme lui, je me suis acheté un carnet, que j'avais toujours sous la main, afin de noter chaque observation que je faisais durant la journée. Durant une période de sa vie, Olivier a été champion d'haltérophilie, j'ai donc décidé de me mettre à la musculation et d'essayer de sculpter mon petit corps frêle. Je me suis procuré des minéraux et une fougère (deux de ses grandes passions) que j'ai passé plusieurs heures à observer et à divaguer sur leur passé ancestral. J'ai acheté plusieurs magazines de moto et j'ai affiché un immense tableau périodique au mur de ma chambre.



J'éprouve une fascination pour l'inachevé. Un amour du loser. Le loser qui ne finit pas, qui ne parvient pas à finir. Il y a une puissance émotionnelle très forte présente dans le sentiment d'empathie que nous ressentons pour celui qui ne finit pas et ne parviendra probablement jamais à finir. Un objet fini impose le respect mais finalement l'émotion singulière apparaît, d'une façon plus forte, lorsqu'un objet est inachevé. Comme si le fait de finir avait une tendance à normaliser ou conventionner une émotion. Un objet doit être fini, il est fini, on n'en parle plus. Alors qu'un objet inachevé préserve toujours sa dose de mystère

Je remarque que je suis plus attiré par une photo ratée qu'une photo réussie (je parle d'une photo bien cadrée, avec de belles couleurs et un sujet «intéressant», genre une belle église). La photo ratée jouit d'une double qualité : la volonté du photographe de vouloir réussir sa photo (comme pour la photo réussie) et la qualité provenant de l'échec du photographe dans son entreprise. Ainsi, la photo ratée possède un vecteur d'imaginaire plus important que la photo réussie. Notre oeil reste forcément accroché à une photo ratée, on essaye alors de comprendre quelle était au juste le projet du photographe ou alors on s'imagine ce que la photo aurait rendu si elle avait été réussie ou bien d'autres choses. La photo ratée est une photo en mouvement, la photo réussie est une image figée. De la même façon qu'une photo ratée, le souvenir est également une matière en mouvement. Si un souvenir nous touche, c'est parce qu'il est flou et qu'il se transforme chaque fois qu'on l'invoque. Le risque que je vois à une photo serait de figer un souvenir et donc l'imaginaire. En cela, je trouve l'omniprésence de l'image comme un danger pour l'imaginaire. Et pour mettre en pratique ces belles paroles, je vais te priver d'images sur les trois prochaines pages.

Il s'était lui-même surnommé Louis Fuyard. On dit que Loïc signifie «L'Élu» par des racines germaniques mais aussi Petit Louis en breton. Petit, il ne l'était plus, depuis qu'il avait fui ses origines.

Dans une autre vie, je suivais des études de mathématiques dans l'optique de devenir professeur des écoles. Par une succession de hasard, je me suis retrouvé à essayer de faire du théâtre. Il se peut que tu sois amené à rencontrer ce moi que je n'ai pas été. Le professeur des écoles Le Manac'h qui, finalement, n'a jamais existé.

Aujourd'hui, j'ai pensé « il est plus difficile d'apprécier un spectacle que de le détester ». J'étais content de cette pensée. Je me suis dit qu'elle occuperait une place de choix dans mon mémoire.

Place de choix

On entend parfois des metteurs en scène diriger leurs acteurs en leur demandant d'être sincères, vraies, pudiques... Ce sont des directions de jeu et cela sert à orienter un comédien vers une couleur de jeu. Appliquer réellement ces directions en situation de jeu (et donc d'une certaine façon en situation de mensonge) est contradictoire. Selon moi, la fascination pour la scène provient de cette contradiction. La contradiction entre l'artifice de la scène et la réalité. En littérature, c'est la même chose, il y a une impossibilité de départ à décrire, par exemple, un sentiment de façon tout à fait exacte. La fascination du lecteur qui va lire cette description d'un sentiment provient du fait que l'auteur, par la forme de sa description, parvienne à communiquer une sensation de ce sentiment. Il y a une parenté entre l'auteur et le comédien qui est celle du farfadet farceur qui s'amuse à faire croire des histoires autour de lui.

Nous sommes en réalité une matière en mouvement. Il suffit que nous rêvions d'être quelqu'un d'autre, se projeter en lui, pour changer notre façon d'être, consciemment ou pas. C'est comme si être quelqu'un, c'était déjà être quelqu'un d'autre. En réalité, si j'ai eu la volonté de m'intéresser à ce que j'étais, ce n'était que par volonté de devenir une autre personne.

Lorsque l'on se promène dans un magasin, on s'y projette littéralement. On se projette dans des objets qui occupent les rayons. On projette le déplacement de notre personnalité lorsque l'on sera en possession de cet objet. Lorsque que l'on se promène dans une brocante, c'est intéressant car on en vient à se projeter dans des objets ayant eu une vie antérieure. On s'approprie une petite part d'une personne en devenant propriétaire d'un objet qui a été le sien. Je pense que cela nous rend plus fort de porter en nous une part de quelqu'un d'autre.

J'ai trouvé un livre sur les champignons chez un bouquiniste. Ça m'a rappelé, qu'enfant, mon activité préférée était d'aller ramasser des champignons bien que je détestais en manger. J'ai pensé à ma recherche sur l'identité. J'ai acheté le livre. Culinairement, dans ma famille, je suis connu comme celui qui n'aime pas les champignons. Peut-être un changement d'idées sur la pourriture et la moisissure en perspective.

J'ai trouvé une valise dans la rue. Il y avait des slips à l'intérieur. Depuis, je porte ces slips. J'aime porter des vêtements qui ne m'appartiennent pas. Il doit bien y avoir la moitié des vêtements dans mon armoire qui ne sont pas les miens

Mon surnom est « tâche d'encre »

Je regrette de ne pas avoir écrit chaque jour de ma vie, simplement une pensée. Retrouver dix ans plus tard, par la lecture, allongé sur une peau de tigre et devant un feu crépitant, de vieilles connaissances, les personnes que j'ai été. Éprouver de la nostalgie à leur contact. Etre heureux d'avoir pris ses distances. Etre rassuré que ces personnes chères n'aient pas changé. Rire de l'entêtement de certains à être resté les mêmes, aussi fougueux, après toutes ces années. Saisir ce qu'il y a de plus intime, se sentir en train de vivre.

Maurice Leblanc, dans son roman La vie extravagante de Balthazar, invente un monde dans lequel tout est ordinaire, parfaitement régulier. Le monde serait donc une combinaison de cadres ordinaires qui créeraient une succession de singularités et non une succession de singularités qui créeraient un cadre ordinaire.

Jean-Martin Charcot, professeur en neurologie à la fin du XIXe siècle, fut fasciné par les représentations picturales, anciennes et modernes, de l'hystérie. Avec ses élèves, il rendit cette maladie visuelle. Les hystériques devaient présenter une certaine détresse qu'il était possible de photographier. La personnalité multiple était traitée comme une forme bizarre de l'hystérie. La toute première personnalité multiple – multiple signifiant plus de deux – fut photographié dans chacun de ses dix états de personnalité.

L'identité est une identité narrative. Le récit rend le temps sensible, visible.

Jorge Luis Borges, dans Le Jardin aux sentiers qui bifurquent, parle du créateur de l'œuvre-labyrinthe Ts'ui Pên comme quelqu'un qui ne croyait pas en un « temps uniforme, absolu » comme la majorité des philosophes. Il croyait « à des séries infinies de temps, à un réseau de temps divergents, convergents et parallèles ». C'est-à-dire que nous n'existerions pas seulement dans la trajectoire qui a fini par être la nôtre mais aussi, à chaque évènement (une seconde peut représenter un évènement), dans chaque trajectoire qui n'a pas été la nôtre. L'explorateur que je rêvais de devenir enfant existe encore aujourd'hui. La marque d'identification que m'a laissée Faulkner continue à vivre en moi. Je suis Flannery Oconnor. Je suis instituteur. Je suis breton. Je suis parisien. Je suis suisse. Je suis étudiant en théâtre. Je suis celui qui a promis qu'il ne fumerait jamais de cigarettes de sa vie. Toutes ces bifurcations de sentiers continuent à coexister. Le besoin quasi-quotidien que nous avons de parler de nos souvenirs en est d'ailleurs une parfaite illustration. Dans ce besoin d'exprimer nos souvenirs, il y a bien sûr le plaisir de convoquer quelqu'un que nous ne sommes plus mais aussi, et peut-être surtout, le plaisir du caractère fictionnel d'un souvenir. Le passage, de la personne que nous étions à la fin du récit du souvenir à la personne qui est en train de raconter un souvenir à son interlocuteur, constitue un mystère. Ce mystère excite l'imagination. Plus la personne dépeinte par un souvenir est éloignée de l'image que vous avez de cette personne présentement, plus le souvenir est excitant. Le souvenir excite l'imaginaire. L'imaginaire ouvre les perspectives. La personne évoquée par le souvenir devient alors plus complexe car plus impalpable.

Tableau périodique des éléments

1 (Ia)		2																18 (VIIa)	
H Hydrogène																		He Hélium	
3 (IIa)		3																10 (VIIb)	
Li Lithium																		Ne Néon	
11 (IIb)		4																18 (VIIc)	
Na Sodium																		Ar Argon	
19 (IIc)		5																36 (VIId)	
K Potassium																		Kr Krypton	
27 (IId)		6																54 (VIIe)	
Co Cobalt																		Xe Xénon	
35 (IIe)		7																86 (VIIf)	
Br Bromure																		Rn Radon	
53 (IIIf)		8																118 (VIIg)	
I Iode																			
81 (IIIf)		9																	
Tl Thallium																			
83 (IIIf)		10																	
Bi Bismuth																			
85 (IIIf)		11																	
Po Polonium																			
87 (IIIf)		12																	
At Astatine																			
89 (IIIf)		13																	
Fr Francium																			
91 (IIIf)		14																	
Ac Actinium																			
93 (IIIf)		15																	
Pa Protactinium																			
95 (IIIf)		16																	
Am Americium																			
97 (IIIf)		17																	
Bk Berkélium																			
99 (IIIf)		18																	
Cf Californium																			
101 (IIIf)		19																	
Es Einsteinium																			
103 (IIIf)		20																	
Fm Fermium																			
105 (IIIf)		21																	
Md Mendelevium																			
107 (IIIf)		22																	
No Néodymium																			
109 (IIIf)		23																	
Lr Lawrencium																			
111 (IIIf)		24																	
Nh Nihonium																			
113 (IIIf)		25																	
Nh Nihonium																			
115 (IIIf)		26																	
Nh Nihonium																			
117 (IIIf)		27																	
Nh Nihonium																			
119 (IIIf)		28																	
Nh Nihonium																			
121 (IIIf)		29																	
Nh Nihonium																			
123 (IIIf)		30																	
Nh Nihonium																			
125 (IIIf)		31																	
Nh Nihonium																			
127 (IIIf)		32																	
Nh Nihonium																			
129 (IIIf)		33																	
Nh Nihonium																			
131 (IIIf)		34																	
Nh Nihonium																			
133 (IIIf)		35																	
Nh Nihonium																			
135 (IIIf)		36																	
Nh Nihonium																			
137 (IIIf)		37																	
Nh Nihonium																			
139 (IIIf)		38																	
Nh Nihonium																			
141 (IIIf)		39																	
Nh Nihonium																			
143 (IIIf)		40																	
Nh Nihonium																			
145 (IIIf)		41																	
Nh Nihonium																			
147 (IIIf)		42																	
Nh Nihonium																			
149 (IIIf)		43																	
Nh Nihonium																			
151 (IIIf)		44																	
Nh Nihonium																			
153 (IIIf)		45																	
Nh Nihonium																			
155 (IIIf)		46																	
Nh Nihonium																			
157 (IIIf)		47																	
Nh Nihonium																			
159 (IIIf)		48																	
Nh Nihonium																			
161 (IIIf)		49																	
Nh Nihonium																			
163 (IIIf)		50																	
Nh Nihonium																			
165 (IIIf)		51																	
Nh Nihonium																			
167 (IIIf)		52																	
Nh Nihonium																			
169 (IIIf)		53																	
Nh Nihonium																			
171 (IIIf)		54																	
Nh Nihonium																			
173 (IIIf)		55																	
Nh Nihonium																			
175 (IIIf)		56																	
Nh Nihonium																			
177 (IIIf)		57																	
Nh Nihonium																			
179 (IIIf)		58																	
Nh Nihonium																			
181 (IIIf)		59																	
Nh Nihonium																			
183 (IIIf)		60																	
Nh Nihonium																			
185 (IIIf)		61																	
Nh Nihonium																			
187 (IIIf)		62																	
Nh Nihonium																			
189 (IIIf)		63																	
Nh Nihonium																			
191 (IIIf)		64																	
Nh Nihonium																			
193 (IIIf)		65																	
Nh Nihonium																			
195 (IIIf)		66																	
Nh Nihonium																			
197 (IIIf)		67																	
Nh Nihonium																			
199 (IIIf)		68																	
Nh Nihonium																			
201 (IIIf)		69																	
Nh Nihonium																			
203 (IIIf)		70																	
Nh Nihonium																			
205 (IIIf)		71																	
Nh Nihonium																			
207 (IIIf)		72																	
Nh Nihonium																			
209 (IIIf)		73																	
Nh Nihonium																			
211 (IIIf)		74																	
Nh Nihonium																			
213 (IIIf)		75																	
Nh Nihonium																			
215 (IIIf)		76																	
Nh Nihonium																			
217 (IIIf)		77																	
Nh Nihonium																			
219 (IIIf)		78																	
Nh Nihonium																			
221 (IIIf)		79																	
Nh Nihonium																			
223 (IIIf)		80																	
Nh Nihonium																			
225 (IIIf)		81																	
Nh Nihonium																			
227 (IIIf)		82																	
Nh Nihonium																			
229 (IIIf)		83																	
Nh Nihonium																			
231 (IIIf)		84																	
Nh Nihonium																			
233 (IIIf)		85																	
Nh Nihonium																			
235 (IIIf)		86																	
Nh Nihonium																			
237 (IIIf)		87																	
Nh Nihonium																			
239 (IIIf)		88																	
Nh Nihonium																			
241 (IIIf)		89																	
Nh Nihonium																			
243 (IIIf)		90																	
Nh Nihonium																			
245 (IIIf)		91																	
Nh Nihonium																			
247 (IIIf)		92																	
Nh Nihonium																			
249 (IIIf)		93																	
Nh Nihonium																			
251 (IIIf)		94																	
Nh Nihonium																			
253 (IIIf)		95																	
Nh Nihonium																			
255 (IIIf)		96																	
Nh Nihonium																			
257 (IIIf)		97																	
Nh Nihonium																			
259 (IIIf)		98																	
Nh Nihonium																			
261 (IIIf)		99																	
Nh Nihonium																			
263 (IIIf)		100																	
Nh Nihonium																			
265 (IIIf)		101																	
Nh Nihonium																			
267 (IIIf)		102																	
Nh Nihonium																			
269 (IIIf)		103																	
Nh Nihonium																			
271 (IIIf)		104																	
Nh Nihonium																			
273 (IIIf)		105																	
Nh Nihonium																			
275 (IIIf)		106																	
Nh Nihonium																			
277 (IIIf)		107																	
Nh Nihonium																			
279 (IIIf)		108																	
Nh Nihonium																			
281 (IIIf)		109																	
Nh Nihonium																			
283 (IIIf)		110																	
Nh Nihonium																			
285 (IIIf)		111																	
Nh Nihonium																			
287 (IIIf)		112																	
Nh Nihonium																			
289 (IIIf)		113																	
Nh Nihonium																			
291 (IIIf)		114																	
Nh Nihonium																			
293 (IIIf)		115																	
Nh Nihonium																			
295 (IIIf)		116																	
Nh Nihonium																			
297 (IIIf)		117																	
Nh Nihonium																			
299 (IIIf)		118																	
Nh Nihonium																			
301 (IIIf)		119																	
Nh Nihonium																			
303 (IIIf)		120																	
Nh Nihonium																			
305 (IIIf)		121																	
Nh Nihonium																			
307 (IIIf)		122																	
Nh Nihonium																			
309 (IIIf)		123																	
Nh Nihonium																			
311 (IIIf)		124																	
Nh Nihonium																			
313 (IIIf)		125																	
Nh Nihonium																			
315 (IIIf)		126																	
Nh Nihonium																			
317 (IIIf)		127																	
Nh Nihonium																			
319 (IIIf)		128																	
Nh Nihonium																			
321 (IIIf)		129																	
Nh Nihonium																			
323 (IIIf)		130																	
Nh Nihonium																			
325 (IIIf)		131																	
Nh Nihonium																			
327 (IIIf)		132																	
Nh Nihonium																			
329 (IIIf)		133																	
Nh Nihonium																			
331 (IIIf)		134																	
Nh Nihonium																			
333 (IIIf)		135																	
Nh Nihonium																			
335 (IIIf)		136																	
Nh Nihonium																			
337 (IIIf)		137																	
Nh Nihonium																			
339 (IIIf)		138																	
Nh Nihonium																			
341 (IIIf)		139																	
Nh Nihonium																			
343 (IIIf)		140																	
Nh Nihonium																			
345 (IIIf)		141																	
Nh Nihonium																			
347 (IIIf)		142																	
Nh Nihonium																			
349 (IIIf)		143																	
Nh Nihonium																			
351 (IIIf)		144																	
Nh Nihonium																			
353 (IIIf)		145																	
Nh Nihonium																			
355 (IIIf)		146																	
Nh Nihonium																			



J'ai rêvé cette nuit de la réalité. Quel soulagement quand je me suis réveillé !



La photographie, comme le voyage, n'est plus un acte précieux. On photographie comme on va aux toilettes. La photographie est devenu un moyen de donner envie, comme si la publicité avait fini par écraser la nécessité photographique. Il faut redonner à la photographie son aspect mystérieux, réflexif, imaginaire et arrêter de se préoccuper, de façon absolue, de l'esthétique de cette image. Chez Werner Bischof, actuellement exposé au Musée de l'Élysée, c'est ce que l'on ne comprend pas de la photo qui la rend belle et puissante. Dans le théâtre, on retrouve les mêmes risques. Il faut se méfier d'une tendance qui serait de moins se préoccuper de ce que l'on raconte sur scène et se préoccuper exclusivement de la façon dont on le raconte. L'éternelle question du fond et de la forme... Les deux sont bien sûrs importants à part égale, il ne s'agit pas de classer hiérarchiquement. Cependant, je trouve que l'importance de la forme dans le théâtre actuellement est inquiétante. Être obsédé par l'originalité et le jamais-vu d'une forme en construction, c'est rentrer dans la logique d'une société de marketing, dans laquelle seul le nouveau est intéressant. Non seulement, on pense à une forme, on défend cette création en surlignant dans un dossier de subvention à quel point c'est une forme jamais vue et durant le spectacle, on montre la forme au spectateur, on la démystifie, on en joue. Selon moi, en créant son spectacle en fonction de la seule forme qu'il construit, un artiste risque d'enlever au spectateur la magie, l'illusion, le mystère ou le mensonge qui sont des notions primordiales de l'événement scénique.



Je me suis découvert une passion pour les fougères. J'ai fait l'acquisition d'une fougère. J'ai décidé de la nommer Lord Byron. Voilà c'est dit.

Un jour, j'étais au zoo. Et devant une cage de paresseux, je me suis mis en tête que je voulais un paresseux. Mon père m'engagea alors à ouvrir un cahier scientifique et détaillé sur les paresseux. Je devais rassembler des renseignements pratiques sur leur régime alimentaire, espace vital et besoins vétérinaires, mais aussi écrire sur eux une série de poèmes, des rédactions sur ce qu'ils signifiaient pour moi, puis leur dessiner un habitat s'intégrant à notre domicile, et noter mes observations de leur comportement au zoo. A la suite de quoi, on tâcherait de se procurer un paresseux.

Etre passionné de nature vous rend singulièrement vulnérable aux tueurs de rêve.



Au théâtre, j'ai toujours eu peur des filages. A une époque, il m'arrivait souvent de présenter des parcours scéniques sans même être passé une fois par le plateau.

Le moment que je préfère, c'est la projection d'une proposition scénique. La période durant laquelle une intuition mûrit, s'alimente mais reste bien au chaud dans ta tête, couvée. L'imagination est une matière fragile, il faut se méfier de la façon dont on la traite. Il faut laisser le temps à une intuition de devenir intelligente, de se développer, lui trouver une raison d'être. Éduquer une idée comme un enfant et choisir le bon moment pour la laisser s'envoler. Le décollage, c'est sur scène. Plonger sur scène tête baissée, une vague idée spatiale en tête, puis voir ce que ça donne. Plonger à deux. Exposer à d'autres le lien fusionnel qui vous unit, toi et ton intuition. Parfois, c'est trop tôt. C'est comme ça, lorsqu'ils sont jeunes, il arrive que l'on voit ses enfants trop beaux, trop grands. Devant l'échec, il faut d'autant plus l'aimer l'idée, lui faire comprendre que ce n'est pas de sa faute. C'est à ce moment-là que des centaines de milliers d'idées, brillantes mais pas encore assez mures, sont abandonnées sans émotion par leur propriétaire au bord de la route. N'abandonnez pas vos enfants, montrer votre amour à des moments critiques est la meilleure façon d'espérer obtenir quelque chose d'une idée. D'accord, il arrive parfois un stade durant lequel on a le sentiment d'avoir beaucoup donné à son idée sans jamais rien recevoir en échange. Dans ce cas de figure, vous n'étiez peut-être pas fait pour vous rencontrer, toi et ton idée, et autant se séparer avant que ça n'éclate réellement entre vous deux.

Lorsque j'éprouve l'envie d'écrire, je ressens exactement la même dynamique, je pense le stylo sur le papier comme je pense mon corps sur le plateau. Le passage à l'écriture reste effrayant, c'est le papier qui posera son jugement froid sur l'intuition qu'on lui présente : si elle en vaut la peine, si tu t'en es bien occupée, si tu ne l'as pas brusquée. Le papier, comme le plateau, ne sont pas des enfants de cœur. Écris un texte, la main tremblante, raturant chaque ligne, tu verras alors quelles grimaces le papier t'adressera. Le papier n'aime pas ressentir la peur. Tu peux être terrifié, il n'y verra rien, tant que le contact de ton stylo reste une caresse et qu'il ne ressent pas ta peur.



Ces dernières semaines, je cherche un moyen de me procurer des photos qui ne m'appartiennent pas, des photos de famille, de vacances. Je ne parle pas de photos numérisées ou numériques que l'on pourrait trouver sur internet. Je parle de l'objet photo. L'objet sur lequel on sent la marque des années mais aussi le désir, la nostalgie, l'amour que les observateurs de cette photo ont pu y déposer. C'est amusant car il est très difficile de trouver ces photos domestiques, communes. Lors de ma recherche, que ce soit sur internet ou en demandant autour de moi, on me dirige toujours vers des photos anciennes ou des photos rares, exclusives. En d'autres termes, il est plus simple de trouver des photos rares que des photos communes. Le caractère exceptionnel d'un objet justifie une mise en vente ou la fierté de son propriétaire mais quand on ne trouve plus que des objets exceptionnels, c'est l'objet à première vue commun qui devient exceptionnel.



Quelle fut l'influence de l'ordinateur sur mon écriture ? Très grande, quant à mon expérience, j'ignore à quel point quant aux résultats.



Dans cet ouvrage, sont cités :

Guy Goffette, Dillo Astrologo, Laura Le Manac'h, Nino Ferrer, Gilles Deleuze, Flannery O'Connor, Gottfried Leibniz, Olivier Cadiot, Loïc Le Manac'h, Olivier Sacks, La Rochefoucauld, André Breton, Ian Hacking, William Faulkner, la joie, Michael Jackson, Loïc Touzé, Guillaume Appolinaire, Alain Badiou, José Luis Borges, Michel Foucault, la tristesse, Joseph Le Manac'h, Salvador Dali, Georges Didi-Hubermann, Kurt Cobain, Kay Redfield Jamison, Frida Kahlo, Jacques Rancière, la colère, Umberto Eco, Alaa El Aswany, Alexandre Goldinchtain, Francis Menexiadis, Voltaire, Aladin, Anne-Marie Kerveadou, Margot Van Hove, Kung Fu Panda, Philip Pullman, Loïc Le Manac'h, Jeanne La Prairie, John Kennedy Toole.

Vavances à Biscarosse et dans les Alpes, été 2006

Kay Redfield Jamison



Kay Redfield Jamison est médecin psychiatre et elle-même est atteinte de maniaco-dépression. Par ailleurs, elle est considérée aux Etats-Unis comme l'une des plus grandes spécialistes de cette maladie. Kay Redfield Jamison est une équilibriste. Sa vie a toujours oscillé entre la folie, la nostalgie de la folie, la raison et la nostalgie de la raison. Dans le livre An unquiet Mind que j'ai étudié, elle est également une équilibriste dans sa façon d'écrire. D'une phrase à l'autre, elle passe de la mièvrerie-niaiserie d'une phrase commune à une clarté extrêmement fine pour exposer une révélation quasi-mystique. Par ce procédé d'écriture qui est aussi sa façon de vivre, elle parvient à magnifier des constats simples, qui pourraient être considérés péjorativement comme de la philosophie ou de la psychologie « de comptoir ». Cela tombe bien, j'ai toujours été un grand amoureux de ces sciences « de comptoir ». Cela résonne souvent chez moi comme des observations dans lesquelles on peut se projeter à l'infini. C'est le caractère naïf de ces constats qui entraîne le mépris dont ils sont victimes. Pour ma part, je ne vois pas beaucoup plus important, pour ne pas sombrer, que de préserver la naïveté de son regard. Il me paraît important de ne pas éprouver de honte à être traversé par telle ou telle pensée. On ne se construit pas en frustrant notre flux de pensée.

« Je regardais en l'air plus souvent que devant moi ». Comme Kay Redfield, enfant, j'avais la tête dans les nuages et je parlais peu. Comme elle, je suis devenu extrêmement bavard depuis. Quand ce changement est intervenu et pourquoi ? Je me suis souvent posé cette question. Je vis, en permanence, avec la peur de ne pas être adapté à ce monde. Les changements de comportements, que ce sentiment d'inadaptabilité ont provoqué, ont parfois pu être violents psychologiquement. Cela a pu me donner l'impression de vivre ma vie littéralement à vif, à cœur ouvert. C'est ma part d'adolescent qui est touché par l'écriture de Kay Redfield. Je crois qu'à 16 ans, j'aurais été fou de ce livre.

Pour approcher Jamison, j'ai fait plus un travail d'état. J'ai tenté d'accéder, pendant mes deux semaines de compagnonnage avec cette psychiatre, à un état de sensibilité extrême. Cela est passé par le fait de dormir peu puis énormément. Avoir un rythme horaire décalé des autres afin d'approcher ce sentiment d'inadaptabilité à la vie. Cela m'a procuré des grands moments de joie, une sensation d'invincibilité mais aussi des moments de paranoïa ambiante, une omniprésence de pensées sombres.



Je suis né le 3 Septembre 1952 dans la maison de mes parents, agriculteurs. Les accouchements se faisaient à la maison. Louis-Marie et Christian, eux, sont nés à l'hôpital de Quimperlé. J'ai eu donc une petite enfance à la ferme au rythme des saisons. A la ferme, nous faisons de la polyculture et élevions vaches, cochons, poules, etc...

Ma scolarité. Mes parents ne pouvaient prendre en charge les transports vers l'école. Je suis donc pensionnaire à l'école privée de Locunolé dès cinq ans jusqu'au CM2. J'ai même été seule comme interne la dernière année. J'étais hébergé dans un grand dortoir un peu vide. Ça n'est pas forcément un mauvais souvenir. Les bonnes sœurs s'occupaient bien de nous, sûrement comme mères d'enfants qu'elles n'avaient pas eus.

Ensuite, logiquement, je suis scolarisée dans une école religieuse à Locunolé où se préparait l'avenir des bonnes sœurs. Nous étions élevées un peu en dehors du monde, dans du coton, nous nous retrouvions même pendant les vacances.

Mes parents, très catholiques, étaient très fiers. J'avais une tante bonne sœur. J'étais bonne élève. Un avenir tout tracé. Tu vois, Loïc, tu aurais pu ne pas être là.

Mais en 3e, je décide d'arrêter ma scolarité dans cette école pour arriver à Quimper, toujours en école privée. A partir de ce moment, adolescente, je serai très critique vis-à-vis de la religion, ce qui sera très conflictuel avec mes parents, ma mère surtout. Dans ma nouvelle école, je suis assez fasciné par les autres élèves, venant de milieux ouvriers ou de milieux marins-pêcheurs, qui n'avaient pas leur langue dans leur poche, moi à qui on avait appris à être calme et en retrait. Je suivrai beaucoup ces filles-là, dans leurs fêtes et leurs balades du jeudi (jour où il n'y a pas cours). Mes résultats à l'école sont moins bons mais j'ai mon bac A2 avec latin en 1970. J'y ai passé aussi le breton comme matière facultative.

A la fac, voulant faire histoire et sociologie, deux spécialités impossibles à associer, je choisis le droit. Ce fut une erreur. Je m'inscris donc en fac de lettres en lettres modernes. Seulement, j'y perds ma bourse. Cette époque à la fac c'est la période post soixantehuitarde. Il y a plein de groupes, groupuscules, gauchistes, politiques, féministes et aussi de défense de la langue et de la culture bretonne. Une période passionnante, mais pas trop propice aux études. Grèves et luttes se suivent chaque année. C'est un milieu très ouvert sur le monde, contre la guerre du Viêt-Nam, pour se rapprocher des milieux populaires. Plein de choses à imaginer dans notre expérience d'étudiants.

Puis je trouve un boulot de pionne, à Carhaix d'abord, puis à Concarneau et Guingamp. Toujours loin de Rennes (ville dans laquelle je poursuis mes études). J'habite une maison près de Carhaix avec des copains. Lieu de passage très fréquenté, très bohème. Mais aussi militant.



Mais les études à distance, c'est difficile. Je n'aurai pas ma licence de lettres modernes, il ne me manque que deux unités d'étude.

Je passe donc des concours pour devenir infirmière psy. J'avais des amis qui faisaient psycho et ça m'attirait.

Je suis donc admise à Morlaix, à l'hôpital en tant qu'ASH puis élève infirmière.

En psychiatrie aussi, c'était une époque bouillonnante. Nos études aussi sont marquées par des remises en cause des soins à l'hôpital.

J'avais rencontré Jean-Philippe à Rennes et Nicolas, ton frère, arrive donc en 80, à la fin de mes études, au début de ma carrière. Nous habitons avec des amis (dont Jocelyne).

Jean-Philippe et moi nous séparons. Et je me retrouve à Morlaix seule avec Nicolas à Kerfraval.

Au boulot, une rencontre décisive : Marie-Françoise Le Roux et la psychothérapie institutionnelle. C'est passionnant. A partir de la critique du quotidien à l'hôpital, nous mettrons peu à peu en place des structures et institutions pour le rendre vivable. Expérience humaine et professionnelle magnifique.

Et Jo est arrivé dans ma vie, puis Laura en 87 et toi en 90. Et on déménage à Landerneau, le secteur 13 (NDLR : le département psychiatrique de l'hôpital de Morlaix) et la famille.

Nous trouvons une maison à La Forest. Ce qui suit, tu le connais. A ta façon. C'est notre nid depuis vingt-cinq ans. Le bourg d'abord, la famille Fromentin puis Gorre N'aod. Les parents de l'école, les relations qui se font, se défont. Ma retraite en 2010. Au détour de mon itinéraire, j'ai aussi découvert le chant. Au boulot avec les malades. Puis pour moi. Les chorales à Landerneau, La Forest, et le Canto à Quimper. Mais ça, tu le connais aussi.

Bon, j'arrête, je me rends compte que je pourrais écrire des pages. Qu'est-ce qui est important ? Pour toi ?

Il faudrait un fil conducteur.

Ecrire c'est restrictif, ça fixe les choses ; mais ça fait réfléchir à ce que l'on met en avant. J'espère que ça t'aidera.

Bisous de ta maman.



C'est chiant, je crois, de reconnaître qu'on est soi-même.

Aujourd'hui, je crois pouvoir dire que je suis devenu quelqu'un d'autre : je suis devenu Loïc Le Manac'h.

Werner Herzog est un être fascinant.

Tant qu'on continuera à me reprocher de parler trop fort et non trop faiblement, je serai sauf.



Le bipède est expert pour se chercher des problèmes. Depuis une semaine, je vis dans la peau de Kay Redfield Jamison, dont le domaine de recherche est la maniaque-dépression. Il suffit qu'elle parle des symptômes de cette maladie pour me convaincre que je suis moi-même atteint de maniaque-dépression. Il est vrai que depuis plusieurs semaines, je suis en proie à des sentiments et assez extrêmes. Je crois en connaître la raison et elle est assez usante dans le cadre de ce travail ; j'ai la sensation, qu'actuellement, je traverse une crise identitaire. Voilà un an que je ne suis pas revenu chez moi, je veux dire dans ma région natale. Ce que je ressens, c'est que j'éprouve le besoin de me retrouver face à des miroirs identitaires. Par miroir identitaire, je parle d'une personne, un objet, un paysage qui donne le sentiment de se retrouver. Retrouver qui ? Retrouver quoi ? , allez-vous me dire et je ne saurai vous répondre qu'à tâtons. Retrouver un socle certainement. Je dirai plutôt retrouver plutôt l'équilibre de ce socle. Selon moi, l'une des dernières importances de la famille, dans notre société, reste la nécessité de posséder un socle solide. Hier matin, je suis sorti du cours de Tai-chi pour respirer car je ne me sentais pas bien. Dans la journée, j'ai écrit à mon professeur pour m'excuser et je me suis dit qu'il pourrait être intéressant dans le cadre de mon travail de mémoire de lui demander conseil pour sortir de la période dans laquelle je me sens emprisonné (à ce propos, je pense être le seul responsable de cet emprisonnement). Notre professeur nous connaît extrêmement bien mais essentiellement, voire exclusivement corporellement. Ce qu'il m'a répondu m'a rendu triste, sans que je ne sache dire pourquoi. J'ai désormais réussi à identifier le mal que sa réponse a produit sur moi. Il parle de « faire attention de ne pas se faire emporter par ses émotions », que « la douleur est parfois utile mais la souffrance pas nécessaire ». Depuis mon adolescence, je mène un combat face à mes émotions. Jusqu'à mes 20 ans, ces émotions me faisaient basculer dans des crises d'hystéries, j'avais le besoin de me frapper fort, de courir et de tomber, hurler. Je pense que le théâtre a réellement jouer un rôle thérapeutique dans ma vie. Apprendre à convoquer un état artificiellement apprend également à désamorcer cet état lorsqu'il vous submerge. Ces dernières années, il m'avait semblé que j'avais compris le fonctionnement et la portée de mes émotions. Mon professeur m'a remis en face du fait qu'il s'agissait encore d'un travail en cours, j'ai donc dû être comme frappé par un semblant de découragement. J'entends souvent parler d'une violence qui se dégagerait de moi, que ce soit une violence protestataire, justicière ou intérieure. Seulement, ce qu'on appelle violence chez moi, je le ressens à l'intérieur comme une forme de générosité. Écart de perception.



« Il faut qu't'arrête de vivre dans le passé, l'important, c'est ce que tu es aujourd'hui » Kung Fu Panda

Parfois, je vois à quoi je ressemble et ça me fait peur.

De nature dépressive, il lui arrivait parfois de n'avoir que des pensées joyeuses en tête.

Ça y est, je bande.

Séance type :

Échauffement généralisé (sous forme de courses, changements de direction, échauffement articulaire) : 15 minutes.

Échauffement à la table (régularité, tenue de balle) : 10 minutes

Exercice de déplacement (tonicité, dynamisme des appuis) : 15 minutes

Travail des fondamentaux (sur un des coups techniques, travail de l'action sur la balle) : 25 minutes

Construction de points (schéma de jeu, inclure le côté tactique) : 10 minutes

Compétitions (montée-descente, double, à thème) : 10 minutes

Retour au calme : 5 minutes

Vous voyez que les divergences ne passent pas d'un monde à l'autre, les divergences qui définissent l'impossibilité ne passent pas nécessairement au même endroit. C'est ça qui est très important: j'ai un réseau de divergences qui ne commencent pas à la même singularité, ou qui ne commencent pas au passage de la même singularité avec une autre.

Dans la trilogie A la croisée des mondes de Philip Pullman, il existe un monde dans lequel chaque humain possède un daemon. Un daemon est un animal lié à vie à son propriétaire et qui serait une représentation de son âme. Durant l'enfance de son propriétaire, le daemon ne possède pas de forme définitive et change d'apparence en fonction des circonstances. A l'âge adulte, le daemon prend une forme définitive qui reflète la personnalité de la personne. Je trouve l'idée très belle. Selon Philip Pullman, les daemons existent également dans notre monde mais sont invisibles. Pour tenter de voir son propre daemon, il faut ouvrir son esprit et il apparaîtra... J'ai tenté l'expérience et j'ai vu un magnifique cerf boiteux et borgne apparaître. Et toi ?



Loïc Le Manac'h, 16 ans :

But de la démarche :

Pas vraiment d'explication mais besoin d'exposer un certain bilan de mon année, peur d'être oublié, du temps qui passe mais aussi de moi-même, oublier ce que j'ai pu être cette année. C'est pour cela que tous les ans, je reproduirai cette démarche qui restera strictement pour moi. Ça me servira peut-être à observer une évolution dans ma vie, mon comportement en bien ou en mal. Et si en mal, essayer de rectifier en m'appuyant sur ce qui a fonctionné par le passé.

Descriptif de ma façon de penser :

J'aime la vie. Je dirais même que je suis obsédé par la vie. Je souffre (énormément) chaque fois que je ne me sens pas à trois cent pour cent dans la vie ou que je me sens inutile, non désiré. J'ai alors l'impression de perdre mon temps. J'essaye toujours d'agir avec beaucoup de générosité en pensant d'abord à ce qui pourrait faire plaisir avant de penser à ce qui pourrait me faire plaisir. Cette année, en particulier, j'ai énormément fait pour les autres à tel point que j'ai finalement eu assez peu de moments pour moi tout seul. J'ai des amis formidables que j'apprécie sincèrement énormément. Seulement parfois, c'est peut-être extrêmement prétentieux et malsain de dire ça, mais j'ai l'impression qu'ils pensent moins à moi que je ne pense à eux.

Cette année, j'ai eu beaucoup de réussites. Je suis passé en classe de 1ere scientifique sans encombre, alors que je suis plutôt un littéraire. J'ai eu mon code. J'ai montré à mon entourage que je possédais le sens du travail, à travers les jobs que j'ai pu avoir. Cette année, j'ai appris à connaître mon frère, que je ne connaissais en fait pas réellement, et je passe encore d'autres événements qui auraient pu être considérés comme des réussites. Evidemment, ce ne sont que des symboles mais malgré tout, ce sont des choses qui semblent traduire un véritable épanouissement dans sa vie. Et justement non, je ne saurais pas vraiment l'expliquer mais je me sens assez mal dans ma peau. Est-ce que c'est parce que l'on ne me voit pas comme j'aimerais que l'on me voit ou bien que je n'ai pas trouvé ma vraie place, ou autre chose, je ne saurais pas le dire. Seulement, ça m'arrive fréquemment d'éclater en sanglots, comme ça, sans véritable raisons, je pleure, je pleure ... Pourquoi ? Je ne sais pas, je ne suis pourtant absolument pas à plaindre, bien au contraire, j'en ai même honte parfois de pleurer pour des choses aussi insignifiantes alors que certaines personnes auraient de quoi pleurer toute leur vie et ne le font pas évidemment. Je suis finalement assez faible et pour compenser cette faiblesse, j'essaye de la cacher au maximum en me montrant heureux, toujours prêt à plaisanter, à me moquer de tout à tel point que je pense que personne n'a remarqué que je me sentais mal intérieurement



depuis un ou deux ans. Même, j'ai l'impression que si je ne me montrais pas aussi heureux qu'actuellement, je ne savourerai pas autant la vie. Le pouvoir des apparences. Ça en devient même une obsession et je vis très mal que l'on me dise que je suis pessimiste ou rabat-joie alors que c'est toujours l'inverse que j'essaye de montrer.

Je suis quelqu'un de très susceptible et je le sais. Cependant, que ce soit ma famille ou mes amis proches, au lieu de faire avec cette susceptibilité, font tout pour me faire démarrer au quart de tour. Dans le même temps, je pense faire de mon mieux afin de m'adapter au mieux aux personnes de mon entourage. Par rapport à ça, je ne parviens pas à passer une journée sans me bouffer le nez avec Laura, mon père ou ma mère. Est-ce que c'est l'homme qui a été conçu pour se bouffer le nez avec les autres ou est-ce que c'est moi qui fait tout pour ?

Chaque jour, j'ai peur de ne pas être aimé.

J'envisageais sans trêve de me tuer.



Notre personnalité est un concentré d'une multitude de personnalités. Cependant, cette notion de posséder plusieurs personnalités a quelque chose de dérangent et est plus considéré comme une maladie que comme une richesse à explorer. C'est comme si on accolait à une personnalité multiple un caractère instable et donc inadapté à l'équilibre de la société. Ian Hacking nous explique d'ailleurs comment l'apparition des termes "hystérie" et "personnalité multiple" sont étroitement liés.

Je regardais en l'air plus souvent que devant moi.

On m'avait appris à croire qu'on doit garder ses problèmes pour soi.



La nostalgie de Saturne

On devient fou comme on peut. Dans cette grandiose illusion des plus beaux jours d'été, il n'est pas autrement surprenant que, fils de météorologue, il me soit arrivé de voler dans l'espace, de planer sur les champs de nuage et de cristaux de glace, et de pousser des pointes au-delà des étoiles. Encore aujourd'hui, à ma façon, je revois les extraordinaires jaillissements et glissements de lumière, le chatonnement éblouissant des couleurs étagées sur des kilomètres d'anneaux concentriques, et les lunes étonnamment pâles, presque imperceptibles, de cette planète en soleil de feu d'artifice. Je m'entends chanter «Fly me to the Moons» en passant comme une fleur devant celles de Saturne, non sans me trouver très drôle. J'ai vu et vécu ce qui appartient à nos rêves et à nos brefs instants d'inspiration.

Était-ce réel ? Non, évidemment non, pas dans un sens intelligible du mot «réel». Mais ai-je gardé cela en moi ? Totalement. J'en ai une nostalgie quasi proustienne. Longtemps après la dissipation de ma psychose, sous le contrôle des médicaments, cela fait encore partie en moi de ce qu'on se rappelle pour toujours. Depuis le temps de ce lointain voyage d'esprit et de cœur, Saturne et ses anneaux de glace revêtent la même beauté élégiaque, et je n'en rencontre pas l'image sans la tristesse aiguë de savoir que la vraie planète est si loin de moi, si inaccessible à tant d'égards. L'intensité, la magnificence et l'absolue vraisemblance de mon vol virtuel ne m'ont pas aidé, quand j'allai mieux, à renoncer volontiers à cette maladie.

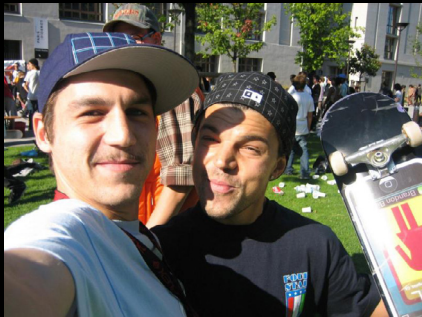
Je refusai de reconnaître que je souffrais d'une vraie maladie. Dans le sillage des premiers épisodes de psychose maniaco-dépressive, c'est là une réaction courante qui vient à contre-courant de l'intuition. L'humeur est une part si essentielle et substantielle du soi profond que même les attitudes psychotiques extrêmes peuvent être considérées comme de temporaires, voire de compréhensibles réactions à ce que la vie nous a réservé.

Je ressentais un horrible deuil de la personne que j'avais été, de ce que j'avais connu. Même quand les accès de mélancolie qui s'ensuivent vous mènent à deux doigts de la mort, il est difficile de renoncer aux grandes envolées de l'âme.

Le famille et les amis s'attendaient à ce que je ne demande pas mieux que d'être « normal », que je sois reconnaissant aux médicaments de pouvoir dormir et vivre comme tout le monde. Mais quand on a eu les étoiles sous les pieds, les anneaux des planètes dans les mains, quand on se couchait pas durant des semaines, ou qu'on dormait quatre ou cinq heures par nuit alors que maintenant il en faut huit. Tellement moins excitant. Quand je me plains d'avoir moins d'entrain, moins d'énergie, moins d'inspiration, les gens disent, en voulant me rassurer :

- Écoute, maintenant, tu es comme nous ! ...

Mais je me compare à ma personnalité d'avant, non à celle des autres. A plus forte raison, j'ai tendance à confronter ma personnalité présente au meilleur de ce que j'ai été, c'est-à-dire à ce que j'étais en phase maniaque modérée. Dans mon être actuel « normal », je me sens très éloigné du meilleur de moi, du plus vivant, du plus productif, du plus attentif, du plus radieux. Bref, je suis pour moi-même une comédie difficile à avaler. Et Saturne me manque terriblement.



Cher Loïc,

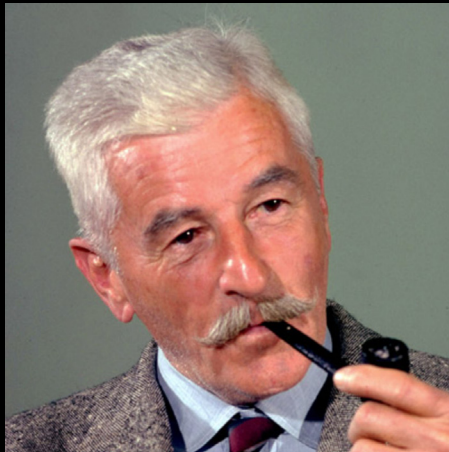
Comment vas-tu ? Pour moi, tout va bien. Je suis plutôt content de ma nouvelle classe. Les enfants sont bavards mais plus souvent par curiosité que par insolence. C'est une classe de vingt élèves et ils ont tous huit ans. Tu te rends compte ? Loin des classes de dix élèves, qui ont entre sept et dix ans, que nous avons connu dans notre petit village. Les parents ne sont pas toujours agréables. Ils travaillent beaucoup et ils ont tendance à me faire porter la responsabilité de leur absence. J'arrive à prendre sur moi mais cela me rend triste de penser à ces enfants qui grandissent avec des moitiés de parents. Je devrais être le père de ces vingt enfants mais je n'y arrive pas évidemment. C'est une tâche infinie de faire écouter un groupe d'enfants. Je ne comprend pas les enseignants qui font tout pour imposer le silence total dans leurs salles de classe. Un groupe d'enfants est un brouhaha permanent, on y peut rien et il faut seulement veiller à ce qu'il ne dépasse pas un certain niveau sonore. Pour ça, il faut être malin, bien comprendre leurs codes et utiliser un zeste d'autorité bien sûr. C'est un jeu amusant. Moralement, ce qui est un peu dur et je t'en avais déjà parler la dernière fois que nous nous étions croisés, c'est que j'ai parfois l'impression d'être un espèce de caporal chef. Malgré tous mes efforts, il y a toujours un moment où je me vois sculpter chaque enfant de la façon que la société veuille qu'ils soient sculptés. J'entends souvent des gens dire qu'ils rêveraient de retrouver leur naïveté d'enfant et j'ai la sensation d'être le premier policier qui empêche les enfants de conserver cette naïveté. Un tueur de naïveté, ce n'était pas exactement ce que tu voulais pour moi, non ? Je viens de me relire, c'est vraiment nul ce que je viens d'écrire, je ne parviens plus à écrire autrement que comme un instit'. Tu continues à écrire toi ? Je n'aimais pas trop ce que nous écrivions à l'époque mais ça avait l'air de te faire du bien. J'espère que tu continues si c'est toujours le cas. Voilà longtemps que je n'ai plus eu de tes nouvelles. Je te vois sur le plateau sauter en l'air et crier toutes tes tripes plus que jamais. Je t'envie parfois. Écris-moi cette fois-ci l'artiste, ingrat !

Ton Loïc



Edouard Levé écrit Suicide. Dix jours après avoir déposé le manuscrit chez son éditeur, il se donne la mort à l'âge de 42 ans.

Séjour à la ferme, Avril 2010 : William Faulkner



La famille de mon père comme la famille de ma mère sont originaires de Bretagne depuis des générations. Depuis des générations également, ces deux familles ont été proches du milieu agricole. Ce double lourd héritage de la terre et du sang a eu une place primordial dans mon parcours. Il m'a souvent fait fuir, il m'a toujours fait revenir. Il y a quelque chose de fataliste dans ce retour permanent aux origines. Dans sa saga autour de la famille Compson, William Faulkner explore ce lien passionnel et irrationnel que nous entretenons avec nos origines. Dans Le Bruit et la Fureur, Faulkner explore différents liens que peut exercer cet héritage sur ses personnages. Dans la fratrie, il y a Benjamin, chez qui la question de quitter les terres familiales ne se pose pas en raison de son autisme, il y a Quentin qui, une fois parti, s'est retrouvé écrasé sous le poids de son passé, il y a Caddy qui a tellement voulu fuir ses origines qu'elle s'est retrouvée banni par sa famille et enfin il y a Jason qui s'est retrouvé condamné à rester au bercail afin que cette famille ne tombe pas définitivement en ruine.

Le Bruit et la Fureur s'organise en quatre chapitres. Chaque chapitre suit principalement un personnage. Chacun de ces chapitres est une véritable expérience d'introspection dans la tête de ces personnages. D'un chapitre sur l'autre, Faulkner change brutalement de style d'écriture et de mode de narration pour tenter de s'approcher au plus près du monologue intérieur du personnage sur lequel il se concentre. J'ai vécu la lecture de ce roman comme une tentative d'exorcisme du poids de son passé. Ce roman est un puzzle immense qui essaie de retranscrire au mieux la complexité des rapports que nous pouvons entretenir avec nos origines. De ce roman, je retiens la forme, narrative et stylistique, qui m'a fortement influencé pour la forme de mon mémoire et de mon solo, même si cela ne se remarque peut-être plus concrètement désormais.

Dans ma chambre, de Faulkner, j'ai affiché des photos d'endroits déserts et mornes, des photos de famille (personnelles ou étrangères) ainsi que des portraits à la Grant Wood qui trônent depuis, au-dessus de mon lit, l'œil inquisiteur. Pour tenter de m'approcher de William, j'ai également décidé de ne pas rentrer dans ma région natale pendant plus d'un an et ainsi relever à partir de quand nos origines finissent par nous rappeler à l'ordre, par nous peser, par nous écraser.



Voilà plus d'un an qu'il n'avait plus remis les pieds dans ces terres plus grises que bleues. Le voilà qu'il était dans le train de retour. Il était habité par ce sentiment étrange de on ne sait pas à quoi s'attendre. Beaucoup de douleurs avaient traversées les personnes dont il se sentait encore proche malgré la distance. Ils devaient avoir fait leur deuil désormais. Lui l'avait fait, son deuil, à sa façon : en ne l'affrontant pas.

Quelle ironie de parler des choses que l'on ne connaît plus !

C'était une pensée dans ce goût qui lui avait traversé la tête au moment où il songeait qu'il n'avait jamais autant parlé de la région, qu'il disait la sienne, que depuis qu'il ne s'y pointait plus, ces côtes, ces plaines, ces champs... Les gens sont comme ça. Ils parlent de paysages pour feinter qu'ils ne parlent pas d'eux. Ces dernières semaines il avait un sacré souci à comprendre derrière quoi il courait. Planqué le plus souvent le soir derrière trois quatre canettes et une grosse cigarette qui fait voir flou il se mettait à parler durant des heures de choses qui semblaient n'intéresser que lui. Bien souvent il éprouvait le désir de se claquer le museau pour le laisser fermé jusqu'au lendemain, mais c'était plus fort que lui, les mots sortaient comme on vide un filet de sardines. Le train est arrêté qu'est-ce qui se passe bordel. Cette gare de Tours est sordide.

Il aimait bien l'idée d'avoir pris un train qui mettait huit heures à joindre Lyon à Nantes, ça lui donnait la sensation de mieux ressentir la difficulté de rentrer chez soi, après tout ce temps passé.

Chez soi. Louis aurait vraiment voulu rencontrer un type qui puisse lui donner une définition claire, synthétique et précise de ce que ça pouvait bien dire, chez soi.

Chez soi, quel foutoir, putain ! La vérité c'est qu'on est nulle part et qu'en réalité on est jamais et on ne sera jamais quelque part. Fous-toi bien ça dans le crâne ou il va t'arriver des crasses que t'aurais bien pu t'éviter ! Louis avait lancé cette phrase une fois à un lascar qui se la racontait à parler de ses racines. Le type avait feint de ne pas comprendre en réaction mais Louis savait que lui Louis avait raison et il savait que tout le monde savait que c'était lui Louis qui avait raison. Pour lui, c'était clair que les gens se racontaient trop d'histoires. Toutes ces pourriture qui se mettent à fantasmer leurs vies, c'est pas ça qui nous tirera d'affaire.

Encore une heure et demie avant que ce train arrive à destination. Et toujours ces deux filles qui me font comprendre que je les ai déjà trop regardées. Ces deux voisines de compartiment, Louis leur avait vu un certain charme dans les premiers moments, après s'être installé dans son fauteuil. En fin de compte, en les scrutant, pas si discrètement qu'il l'aurait voulu, il avait fini par les trouver communes et sans caractère. De leur côté, ces deux poupées devaient plus se sentir d'avoir cru attirer son attention. Louis détestait les airs que prenaient les filles qui jouaient la bourgeoise, leur façon



de se baisser, de se toucher la joue, de regarder leur téléphone. Il trouvait que tout ça puait, qu'aucune saveur n'en ressortait et que ça donnait juste envie de pisser.

Louis regarde son manteau, un jour ou l'autre, faudra l'emmener au pressing. Il prit la bouteille de soda qui était sur sa gauche et avale deux trois gorgées. A boire ces conneries à longueur de journées, il sentait sa bouche éclatée par le sucre. Il faudra à nouveau se pointer chez ces animaux de dentistes, sculpteurs de canines, et qui vous juge à l'état de vos molaires. Voilà des individus sur lesquels Louis n'aurait pas de mal à cracher.

Le train s'arrête une nouvelle fois. Saumur. Et quelle décision prendre pour occuper le temps qu'il reste. Dormir ? Durant la journée, Louis avait beaucoup parlé. Parler pour ne pas sombrer. C'est un constat qu'il avait souvent fait, il parlait pour ne pas se trouver face à lui-même. Ce qu'il voyait dans ces instants-là, face à lui-même, lui inspirait de la gêne. Informé vide auraient été les meilleurs mots pour décrire cette gêne. Une fois il avait pensé qu'il parlait pour moins exister il s'était dit que c'était intéressant de penser ça.

Ça faisait maintenant sept heures que Louis était seul et qu'il n'avait personne à qui adresser la parole. L'état dans lequel il se trouvait, après ces sept heures, lui fit se dire qu'il ne devait pas être particulièrement heureux actuellement. Louis regarde en direction de la voie ferrée.

Jo revient vers lui et Laura, un sac poubelle rempli dans les bras. Papa Jo était sur la voie ferrée et pourtant plusieurs fois il avait menacé Laura ou Louis de les cogner s'ils foutaient les pieds sur les gros cailloux de la voie. Il pleut. C'était une de ces pluies qui ne disparaissent jamais réellement et dont on continue à sentir les gouttes couler tard le soir sur les vêtements et sur la peau. Papa Jo avait la mine maussade. Il sembla à Louis que c'était la première fois qu'il voyait cette expression sur le visage de Papa Jo.

Louis avait entendu Laura crier, hurler même.

C'est pour ça qu'il était sorti dehors, Louis, sous la pluie qui coule.

« Il faut l'enterrer, dit Papa Jo, en jetant un œil sur le sac poubelle, on va l'enterrer maintenant. Dans le jardin. »

Laura continuait de parler et Louis ne savait toujours pas de quoi on parlait, ni ce qui était dans le sac poubelle mais il sentait une tristesse qui montait à sa tête et les gouttes de pluie étaient maintenant plus nombreuses autour de ses yeux.

« Domino ... » commence Laura en direction de Louis avant d'éclater en sanglots. « Écraser par le train », termine Papa Jo, grave. « C'est ici qu'on va l'enterrer » dit Papa Jo en allant chercher une pelle dans la cabane à outils au fond du jardin. Quand Mary rejoignit le fond du jardin, les larmes dans les yeux, Papa retournait déjà la boue avec sa pelle tandis que Laura et Louis sanglotaient en le regardant faire.



Une vieille traverse le compartiment. Elle a l'air complètement paumée. Elle traverse en scrutant les numéros de fauteuils mais sans s'arrêter. C'est la troisième fois en une heure qu'elle fait ça. Qu'est-ce qu'elle peut encore chercher à cet âge-là et dans cette dégaine ? En vérité, elle semble essayer de se convaincre qu'elle cherche encore quelque chose, que sa vie continue à répondre à une tension.

Il y a une housse de raquette sur la gauche. On dirait que ça appartient à une des deux putes provocatrices qui sentent les regards de Louis. Il faut que Louis réussisse à enlever son regard de leurs manières qui l'agacent parce qu'elles interprètent mal ses regards. Et Louis est malade qu'on puisse mal interpréter les regards qu'il adresse. Et souvent, les regards qui côtoient Louis ont du mal à interpréter qui il est. Et ça le rend malade qu'on fasse ressentir à Louis qu'il est ce qu'il n'est pas. Et plus d'une fois, il a eu envie de pleurer à force d'être ce qu'il n'est pas. Et il finit toujours par s'énerver car les larmes me viennent. Et quand il crie à l'injustice, de penser qu'il n'est pas ce que les gens pensent qu'il est, les gens prennent ce coup de colère pour un caprice. Et Louis finit par se sentir seul, extrêmement seul. Louis est seul.

Il rentre dans mes textes comme une taupe.



Sur des tables, des ballons de baudruche recouverts de papier journal peints en bleu, jaune, vert. Sur les tables, des bâtons de colle, des trousse, des stylos, des crayons: Des cahiers dans chaque casier de chaque bureau. Un énorme tableau noir divisé en trois parties. Sur les meubles, un globe terrestre, un trophée et une figurine en terre ; quinze dictionnaires, des pochettes de crayons de couleur, des feuilles, des paquets de feuilles, des cartons contenant des tambourins et autres petits instruments de musique, des géo-cartes, des cartes géo, un calendrier des anniversaires, une chouette en papier, un cerf colorié, un père Noël colorié. Dans les étagères, des bases 10, des cubes 5, des multicubes, des polydron, des livres illustrés, des livres coccinelle, des carottes et des brocolis en peluche, des papiers vert et jaune en rouleau, un autre globe terrestre en modèle réduit celui-ci. Une rallonge traverse la salle du lavabo à la fenêtre du fond. A côté, une balayette et une pelle. Un instrument qui fait cling-cling quand le vent passe.



Pour ma première nuit dans mon lit d'enfant depuis un an, j'ai rêvé que mon père nous avait acheté à chaque membre de la famille des pistolets par crainte d'attaque terroriste... .. d'accord.

Pour moi, continuer à parler est plus important que de dire des choses intelligentes.

Fanatique de Coca Cola Company, j'ai fait croire à mon entourage qu'il était de coutume de m'appeler « L'homme à la bouteille rouge ».

Et comme je dis toujours, si vous ne devez pas suivre les conseils, à quoi bon payer pour les recevoir ?

C'est mon rôle de souffrir pour mes enfants.

Plus
vrai
que
nature.



Je suis né un dimanche soir, le 11 mai 1958. Qu'avaient fait mes parents ce jour là, je ne sais pas. Ils habitaient une petite maison en haut de la grande côte, à Belle Île en terre. Mon père n'avait pas son permis de conduire à cette époque. Qui amena ma mère à la maternité de Morlaix, ou je passais les premiers jours de ma vie en couveuse. Je n'en sais rien et ne le saurais sans doute jamais. Maintenant mes parents ont disparu. D'ailleurs il faut que je pense à aller voir ma tante Marguerite, la dernière sœur de la fratrie de ma mère encore vivante. Peut être en saurait elle un peu plus.

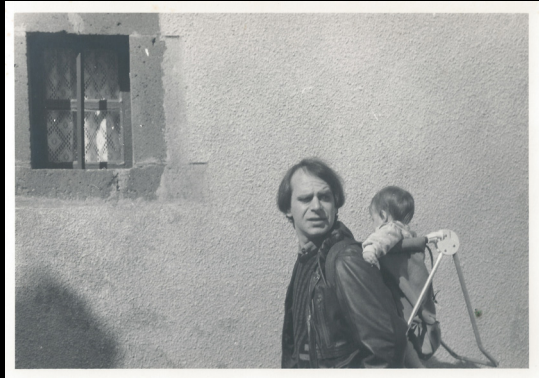
Mystère de l'enfance où plus on apprend et moins on se souvient. Après en vieillissant, c'est le contraire. Quelques images de la neige sur la route qui descendait au village pendant le terrible hiver 62, les dessins que l'on gribouillait en maternelle sur les feuilles de gros catalogues de tapisserie, la chèvre de mes parents, le lait qu'on allait chercher à la ferme voisine dans un pot en fer blanc, voilà à peu près tout jusqu'à mes quatre ans.

Plus tard, en 63 je crois, mes parents déménagèrent dans le département voisin, à Plougonven, où mon père, jusque là ouvrier agricole, trouva du travail comme maçon, métier pour lequel il avait été formé à l'AFPA de Languieux. Vingt après, en 83, je fais une formation de maintenance en informatique à l'AFPA de Caen et je rentre définitivement dans l'âge adulte. Entre temps, il s'en passa des choses, oui il s'en passa.

Il se passa...toute ma jeunesse. Mes parents étaient sinon pauvres du moins modestes et louaient un gourbi de trois pièces au lieu dit le Meshir, à l'étage d'un bâtiment de ferme. J'étais le troisième garçon. Après moi vinrent mes cinq sœurs. Comme il y n'y avait pas assez de place à la maison, mes frères et moi, j'avais cinq ans, étions en pension dans l'école de curés d'un bled paumé, à Loguivy Plougras pour ceux qui connaissent, d'où nous revenions tous les quinze jours et pendant les vacances.

Étrangement ce fut une chance pour nous. Grâce à un pion aux méthodes avant gardistes pour l'époque, nous y découvrîmes les livres, les BD Tintin et Pilote, le yé-yé, les films de Zorro en super 8, sans doute aussi l'ennui et le cafard des dortoirs et des dimanches soirs. J'appris à lire tôt et un peu par hasard. Après quelques années, mes parents déménagèrent puis construisirent, comme on disait à l'époque. Je finissais ma scolarité primaire à Plougonven, à l'école des curés toujours, mais demi-pensionnaire. Nous avions mes frères et moi, assez peu d'amis- je me souviens d'un certain Pirou- mais nous faisions beaucoup de choses... et de conneries ensemble, passionnés que nous étions de livres, surtout moi, de sciences, mon frère Yvon, de technologie, Hervé et de bricolage, tous les trois. Fin du premier épisode.

Sept ans passèrent, avec, en vrac : les études, les profs -tyrans et initiateurs-, l'amitié avec mon grand pote Louis Michel Désert pendant le temps du collège puis ma bande du lycée, un goût immodéré pour les bou-



quins, la découverte, brûlante mais timide, du sexe dit faible, les révélations musicales, rock anglais et chanson française, de mon premier 45 tours, le métèque de Moustaki, à Hendrix, Ange, Amon Duul, Neil Young, mais aussi Reggiani, Ferré, Le Forestier, et tant d'autres. Je me débrouillais correctement à l'école et passais mon bac C en 75. Je venais d'avoir 17 ans, et je n'étais pas très sérieux.

Puis sept années passèrent encore, plus chaotiques. Je me cherchais, comme on dit pudiquement. Etudes universitaires interrompues, carrière d'instituteur avortée, réformé au service militaire, voyages au savoir parfois amer, histoires d'amour qui finissaient mal, petits boulots petits appartements qui changeaient souvent, expériences seventies, puis pour finir trois ans, en tant que pion, dans les LEPs et collèges du Finistère, dont, ironie, Landerneau, au sein du collège que mes enfants fréquenteraient beaucoup plus tard. Je rencontrais l'informatique, qui en était à ses débuts et en 83 Anne-Marie, qui, comme on dit, allait devenir mon épouse -vingt cinq ans plus tard- et fut entre-temps ma compagne et la mère de mes enfants. Dans la foulée je décidais d'apprendre un vrai métier, comme déjà plus haut mentionné.

Il ne restait plus qu'à trouver un job. Hélas, ce fut à Paris, loin de ma ville et de ma compagne. Deux ans de trains de nuit et de lundis blafards, mais aussi un boulot intéressant dans une équipe sympa, des voyages professionnels et la découverte de la capitale. Deux ans plus tard Laura est née. Il était temps de revenir au pays. Un an de formation, encore, puis embauche chez Alcatel à Brest et arrivée de Loïc en 90. Avec Nicolas, le fils d'Anne-Marie, ça faisait une belle petite famille, qui déménagea à Landerneau en même temps que le secteur 13, où Anne-Marie était infirmière.

Et vingt cinq ans ont passé. Non ce ne fut pas un long fleuve tranquille, mais ce serait si long à raconter. Les enfants ont grandi, sont partis. Une autre génération arrive. J'ai pris du poids, du grade et un peu de sérénité, j'espère. Je viens de quitter mon job à « la faveur » d'un plan de licenciement.



La plénitude. La joie, le rire, le désespoir proviennent toujours d'une ouverture de perspective, d'une vanne qui s'ouvre, d'un imaginaire mis en branle. Même une moquerie bête et méchante, qui provoque le rire, fait appel à l'imaginaire. Selon moi, l'imaginaire et la plénitude (je ne parle pas forcément d'une plénitude de sentiments positifs, on peut également parler d'une plénitude dans le désespoir) sont deux notions qui agissent sans cesse l'une sur l'autre. Ce que j'appellerais plénitude serait une sorte de réunion de plusieurs personnes que nous sommes, une sensation aiguë d'unité. Une unité infiniment vaste. L'imaginaire consiste à se projeter soi-même dans une fiction plus ou moins proche. Afin de ressentir cette sensation de plénitude, on a donc, par définition, besoin de cette imaginaire afin de se connecter aux autres personnes que nous sommes. Seulement, l'imaginaire tient essentiellement dans l'osmose entre notre personne et une fiction que l'on aurait convoquée. Ainsi, l'imaginaire fait appel à plusieurs personnes (fictive ou non) qui font parties de nous. L'imaginaire fait donc appel à un certain sentiment de plénitude.

« Une goutte d'eau semble propre et transparente comme du cristal mais, lorsqu'on l'agrandit avec des lentilles, on y voit apparaître des milliers d'impuretés. La lune qui semble belle et pure aussi longtemps qu'elle reste éloignée ressemble lorsque l'on s'en approche à une plage sale à l'abandon. Même le visage que vous aimez, sa peau ferme et fraîche qui vous a séduit, vous apparaîtrait, si votre acuité visuelle augmentait, comme un tissu laid et ridé. Cela se vérifie chaque fois : notre admiration pour la beauté n'est rien d'autre qu'une tromperie de notre regard. Plus notre vision devient précise, plus apparaissent les rides ». Comme le dit si bien Alaa El Aswany, on peut s'interroger sur les vertus de plonger dans les tréfonds de la personnalité d'une personne. Plus vous plongez, plus le vide vous paraît proche, l'âme est une cavité sans fond.

Cette histoire, je me l'étais raconté tant de fois, que c'était comme si elle avait été écrite. Je n'avais rien à ajouter. J'agitais mes doigts sur le clavier comme sur un piano sur lequel j'aurai joué une mélodie que je savais par cœur. Vous jouez en vous laissant aller, vous enregistrez, et ça donne ce que ça donne.



Que m'arrivait-il ? J'avais vingt-cinq ans, je n'étais plus un adolescent. Le temps des coups de cœur et des sentiments fébriles était passé. Mon engouement pour les photographies étrangères avait une origine qu'il fallait que je discerne et que je comprenne. Qu'est-ce qui faisait que la photo d'un bureau ou d'un lit suscitait en moi un tel ravissement ? L'intuition m'en est venue tout à coup avec une totale évidence : ce n'était pas les photographies que j'aimais, c'était ce que les photographies faisaient naître en moi.

Quand on perd de l'identique, on gagne du semblable.

Partir en quête d'identification est très proche de la projection que l'on fait de soi en rêve.

Toutes les images se mélangent.

.
. .
. .
. .
. .
. .
. .
. .
. .
. .

Grisailles d'hiver et fêtes de fin d'année 2015 :

John Kennedy Toole



Depuis ma découverte de *La conjuration des imbéciles*, le destin tragique de son auteur, John Kennedy Toole, me fascine. L'histoire de John Kennedy dénote complètement de l'image romantique que l'on peut se faire du génie raté. Dans ce roman, on suit le personnage d'Ignatius Reilly, sorte d'Ubu américain insupportable et égoïste, persuadé d'être un génie et dont le talent ne peut être que méprisé, étant donné l'état pathétique des comportements humains de son époque. Le monde qu'il dépeint est une immense farce dans laquelle personne n'est épargné et surtout pas ce gros bonhomme fainéant et prétentieux qu'est Ignatius, qui vit à la charge de sa vieille mère fatiguée. Ce qui est dramatique, c'est que ce roman est fortement autobiographique. Le personnage d'Ignatius, qui est le pire idiot de La Nouvelle-Orléans, est une représentation de Toole lui-même. John Kennedy, persuadé d'être un écrivain raté, fait écrire des textes absurdes à Ignatius sur un philosophe médiéval inconnu. Toole se moque d'Ignatius avec une violence rare, acide, il rit de son incapacité à évoluer en adéquation avec la société, sachant que lui-même, de son vivant, a raté tout ce qu'il a entrepris. John Kennedy finit par se suicider à l'âge de trente-deux ans, déprimé à l'idée d'être définitivement un raté. Toole est un espèce d'anti-«american way of life». Sa mère, éperdue de chagrin à la mort de son fils, tentera dix ans durant de faire publier le roman, se heurtant au refus de toutes les maisons d'édition. Avec l'aide de l'auteur Walker Percy, elle parvient à faire publier *La conjuration des imbéciles* en 1980. Ironie très américaine, un an après la publication du roman, John Kennedy Toole se voit décerné le prix Pulitzer à titre posthume.

Il y a dans ce roman une sublimation du loser, de l'acte manqué, du ridicule. Il n'arrive que des tuiles à tous ces personnages qui persistent à prendre des chemins qui ne sont, de façon assez évidente, pas les bons. Ce roman exprime également une sorte de culte à l'auto-destruction et montre comme il est facile de détruire sa vie en une succession de mauvaises décisions. Durant les deux semaines horribles passées en compagnie de ce gros lard de Toole, ma chambre était un bordel, j'ai failli perdre mes deux jobs étudiant, je ne comprenais plus personne et encore moins moi-même. C'était certain, le monde me voulait vraiment du mal et le suicide, la seule issue vivable, se profilait de plus en plus clairement.



«Rappelle-toi Barbara, il pleuvait sans cesse sur Brest ce jour-là», écrivait Jacques Prévert au lendemain de la Seconde Guerre mondiale décrivant une ville dévastée par les bombes, ce «Brest, dont il ne reste rien.» Il pleut toujours sur Brest aujourd'hui. Une pluie fine. Et, comme pour avertir la population qu'on déterre le passé, les sirènes d'alarme retentissent régulièrement entre les murs de la ville. Par exemple, lorsqu'on creuse des tranchées pour le tramway à venir et qu'on exhume les épines de la guerre: des milliers de tonnes d'explosifs. Il faut alors évacuer, encore aujourd'hui, des milliers d'habitants, pour, encore aujourd'hui, leur épargner les bombes. C'est comme ça, à Brest, pour construire du neuf, il faut rouvrir les plaies.

Les sirènes hurlent encore. Ce n'est pas grave, c'est la ville qui bouge. C'est comme si la reconstruction d'après-guerre durait depuis toujours. Comme si la ville n'avait jamais fini de renaître, corrigeant aujourd'hui les erreurs des urbanistes austères d'hier. A l'époque, 90% des immeubles avaient été détruits. Il a fallu bâtir vite, avec rigueur, sans plaisir. Défigurer la blessée.

«Brest est reconnaissable à ses bâtiments gris, assortis avec le temps», plaisante-t-on ici et là. C'est vrai. Les murs sont gris, rugueux, abîmés. Ils racontent l'histoire d'une ville éprouvée socialement, économiquement et culturellement. Pas de vieilles pierres ici.

Du béton, coulé partout. Du béton neuf, du béton vieux, mais rarement monochrome. Le graffiti a depuis longtemps envahi la ville, comme pour faire parler les murs, faire jaillir des couleurs trop absentes. Au port de commerce, la mythique Rue de Madagascar et ses entrepôts abandonnés adjacents accueillent encore récemment les meilleurs graffeurs européens. Mais depuis 10 ans, ces murs tombent, les vieilles usines désaffectées sont rasées, pour laisser place à des bureaux tout neufs, prêts à recevoir les entreprises émergentes. Un mal pour un bien? Dur à dire. Le port de commerce porte l'âme de Brest, et dès qu'on y touche, un frisson parcourt la ville.

C'est ce même port qui se pare de ses plus beaux atours tous les quatre ans, pour la fête maritime internationale. Là les bistrotts s'en donnent à cœur joie. Les touristes venus admirer les vieux gréements ne peuvent s'empêcher de juger d'un œil sceptique ce rapport intime à la fête et à l'alcool qu'entretiennent les Brestois -non sans une certaine fierté. Parait-il que la ville abrite plus de 365 bistrotts, autant de ports d'attache où accostent malgré eux un bon nombre d'échoués de la vie.

C'est comme ça. «Ici c'est Brest» hurlent volontiers les supporters du Stade Brestois à leurs adversaires. Comme si cette justification se suffisait à elle-même. Comme si c'était l'unique réponse à la question que les visiteurs se posent en arrivant : «Comment font les gens pour vivre ici?» Un mystère dont les Brestois sont gardiens, sans en connaître vraiment la clef. Un mystère qui les unit, comme s'ils étaient seuls contre tous. A part.



Brest est une ville au bout de la terre, du Finistère, on ne vient pas ici par hasard. C'est trop loin. Tout au bout. On s'y arrête, comme bloqué, ne pouvant poursuivre le chemin. «C'est pour cela qu'il y a tant d'âmes en peine qui n'ont pas pu fuir plus loin» m'a-t-on un jour expliqué. Peut-être est-ce aussi pour cela qu'il y a tant de vie, tant de richesses, comme si on était obligé de se débattre pour pousser les murs, pour créer, pour vivre.

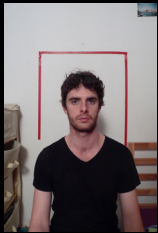
Les habitants aiment leur ville, ils ont appris à vivre avec. Un peu comme la pluie. Les Brestoises sont d'ailleurs les seuls à dire qu'il fait beau quand le ciel est gris. C'est peut-être ça leur force.

Les enfants d'après guerre n'auront jamais su ce qu'était cette ville avant. Je ne le sais pas non plus. Toujours est-il qu'ils portent en eux cette chose qui n'a jamais cessé de vivre, tout ce qu'il reste : l'âme de Brest.

Voici une liste de faits marquants, concernant mon enfance et adolescence, que j'ai soit souvent entendu, soit souvent raconté, soit les deux. L'idée de cette liste est de convoquer les mythes fondateurs de ma personnalité (eh oui !) :

- Le jour où mon chat Rouzic s'est fait castrer car il était trop violent. Ma sœur et moi avons été tenu de rester enfermés dans une pièce tandis que nous l'entendions hurler.
- Les récits de mes nombreuses cicatrices et notamment, en guess-star, la fois où je me suis pris une poutre en pleine tête alors que j'étais sur les épaules de mon frère qui courrait à pleine vitesse.
- La mine convaincue de mes quatre ans lorsque l'on disait de moi que j'avais de beaux cheveux et que je rajoutais, plein d'aplomb : «et de beaux yeux !».
- L'humiliation ressentie lorsque l'on me traitait de «danseuse des étoiles»
- L'amabilité de ma mère de me suggérer de répondre à ceux qui me traitaient de «danseuse des étoiles» : «et ta sœur ?» ou «la bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe»
- L'humiliation multipliée par dix lorsque j'ai répondu, à ceux qui m'insultaient, la sœur, le crapaud et la colombe.
- L'incapacité de sauter à cloche-pied devant une trentaine d'enfants moqueurs, qui ne s'arrêtent pas de rire.
- 4,6 kg à la naissance. Le plus gros de «l'éternité» (comprendre «maternité»)
- Les deux semaines de retard de ma mère sur sa grossesse.
- Les premiers mots de mon père lorsqu'il m'a pris dans ses bras à la naissance : «Anne-Marie, celui-là, j'le sens pas !». Des mots qui résonnent encore aujourd'hui en moi comme une malédiction.

Tout compte fait, cet exercice est long et fastidieux et j'ai déjà bien écrit. J'y reviendrai un autre jour.



Loïc,
Serait-il possible d'avoir de tes nouvelles ? Pourquoi tu ne réponds plus à mes lettres ? Je vais mal. Je suis désolé de te balancer ça comme ça, tu sais bien que ce n'est pas dans mes habitudes. Je suis terriblement fatigué. Je me sens emprisonné. Les enfants m'écrasent. Rien n'est de leur faute évidemment mais j'ai envie de les taper chaque fois que j'en vois un ouvrir sa bouche. L'autre jour, j'ai cru m'être cassé la main en tapant contre mon bureau. C'était n'importe quoi. Ça t'aurait fait rire je pense. Voilà le problème, c'est que je n'arrive plus à rire de moi. Tu me manques. Apporte-moi un peu de ta fantaisie. Répond-moi. J'espère tellement que tu n'as pas fait de conneries, que tu n'as pas tout lâché. N'oublies pas que ce rêve est le nôtre et que tu ne peux pas tout lâcher du jour au lendemain. Je ne lâche pas ma vie de merde, ne lâche pas la tienne.

Loïc

Finalement, son objectif n'était autre que de faire vivre à son lecteur un moment intrigant.

Ça y est. Je me sens suffisamment bête pour écrire.

Je m'identifie plus à des choses qui n'ont pas existé plutôt qu'à un événement qui me serait réellement arrivé.

Je me situe dans la lignée de Gustave Flaubert, Frida Kahlo, Louis-Ferdinand Céline, Sophie Calle, Vincent Van Gogh, Egon Schiele ou encore Roland Barthes. Bonsoir.

Le monde n'existe que dans les substances individuelles qui l'expriment.

Nicholas Spanos, directeur de Laboratoire d'hypnose expérimental à l'Université Carleton, nous rappelle d'ailleurs que bien avant l'apparition du concept de personnalité multiple, le fait que des démons puissent habiter des personnes et s'emparer de leurs fonctions était une croyance admise en Europe. On pourrait donc dire qu'explorer ses différentes personnalités reviendrait à réveiller les nombreux démons qui nous habitent.

Aujourd'hui encore, j'ai tenté de me suicider. Je suis monté sur le toit de mon immeuble et je me suis mis à courir. Je me suis dit : «à un moment ou à un autre, je finirai par trébucher». Je n'ai pas agi par désespoir. Ce n'était pas le résultat d'une montée d'adrénaline. J'ai seulement pensé c'est fini. C'est la fin et ça doit être la fin. Ce n'est pas triste, c'est la fin. J'ai couru cinq minutes. Je me suis arrêté. J'étais essoufflé. Je suis redescendu de mon toit.



- Cette publication fut insensée. Le livre est un vague amas de brouillon contradictoires. Je l'ai examiné une fois : au troisième chapitre le héros meurt, au quatrième il est vivant. Quant à son autre entreprise, son Labyrinthe ...

- Il a dû dire un jour : Je me retire pour écrire un livre. Et un autre : Je me retire pour construire un labyrinthe. Tout le monde imagina qu'il y avait deux ouvrages. Personne ne pensa que le livre et le labyrinthe étaient un seul objet.

Suicide

Au début des années 50, seulement la moitié de la population parle le breton. La Bretagne est alors l'une des régions les plus pauvres de France. La génération de mes grands-parents a été forcée d'adopter le français comme langue officielle, bien que leur parents avec qui ils travaillaient aux champs, ne parlaient que le breton. L'histoire de la Bretagne au sein de la France s'est toujours inscrite dans une certaine marginalité. Il a fallu attendre le début du vingtième siècle et la Première Guerre Mondiale pour voir apparaître en Bretagne pour la première fois un sentiment d'identité nationale. Les bretons payeront ce sentiment au prix fort. A l'instar des tirailleurs sénégalais, les soldats bretons, réputés robustes et ne parlant pas français, sont envoyés systématiquement en première ligne ou pour tenir des positions. 240 000 hommes y laisseront leur vie sur une population d'1,5 Millions d'habitants en Bretagne. Dans les lycées bretons, en cours d'histoire, on parle d'un génocide breton durant la guerre 14-18. Un génocide dont la majeure partie de la France ignore totalement l'existence.



“Ce qui caractérise les récits baroques-à première vue, immédiatement-, c’est avant tout l’emboîtement des récits les uns dans les autres, d’une part, et d’autre part la variation du rapport narrateur/narration, les deux ne faisant qu’un.” Peut-être, mon entreprise pourrait-elle être considéré comme Baroque, selon ce bon vieux Gillou Deleuze ?

Il était difficile d’identifier ce qui se cachait sous le vieux plaid décoloré du canapé.

L’amour de l’agent Mancuso pour la motocyclette était aussi intense que platonique.

85% de l’ensemble de ce que vous venez de lire est pure fiction, pure imagination.

97% de l’ensemble de ce que vous venez de lire est véridique.



Jean avait mis son réveil à onze heures, il avait ouvert les yeux à midi et avait fini par se décider à mettre un pied à terre à quatorze. Il s'autorisait ce laps de temps le matin pour penser. Il était comme ça Jean, il pensait pendant des heures. Une montagne de pensées intelligentes qui lui permettaient de ne pas se laisser écraser par la vulgarité ambiante. Quatorze heures, et Jean sur toute la surface du canapé qui lui avait servi de couche. Une fois de plus, cette nuit, il n'avait pas trouvé la force de déplier en lit le canapé qui lui servait de compagnon de sommeil. Camouflé sous un désordre de plaid et autres morceaux de tissus, il grognait à l'idée de devoir trouver quelque chose à faire de sa journée. Une dizaine de mouvements bêtes et aléatoires plus tard, voilà Jean assis sur le bord de son canapé à faire craquer son dos en grimaçant. Jean n'était vêtu que d'un caleçon sale et déformé. Ses jambes musclées paraissaient trop grosses car il était court sur pattes. Son torse, autrefois musclé, à présent jouait de la trompette. Jean jeta un regard sur le cimetière de canettes qui l'entourait en essayant de se souvenir comment il était parvenu à traîner sa carcasse jusqu'au deuxième étage du 5 avenue Kerfautras. Hier soir, il s'était à nouveau piégé lui-même. Des poivrots ignares avaient osé mettre en doute sa connaissance de la physique quantique. Il s'était emporté, avait bu quelques canettes supplémentaires et c'était tout pour ce dont il se souvenait. Jean n'avait plus confiance en l'avenir de l'humanité depuis un petit bout de temps. Le monde n'était pour lui qu'un amas de lieux communs. Les filles n'étaient attirées que par des connards, les gens éprouvaient plus de fascination pour la dépression que pour la joie, le monde rejetait ses génies, la fin était proche.

Jean ouvrit une canette et roula une grosse cigarette. « Eh oui ! C'est une satisfaction et un acte de résistance de passer sa vie à boire des canettes et à végéter des idées vertes en tête » pensait Jean, parfois à voix haute. « Qui peut m'empêcher de ne pas vouloir travailler ? ».

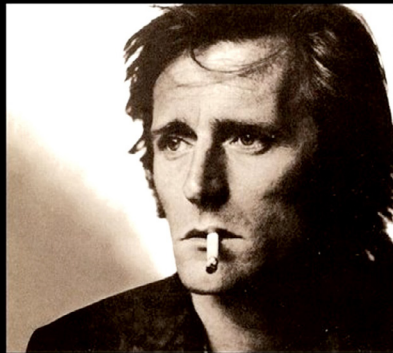
Son unique expérience professionnelle avait viré au scandale. C'était à Paris. Dès les premiers échanges avec le directeur, Jean avait compris qu'il débarquait dans une entreprise d'amateurs abrutis par l'ambition, il n'avait pas manqué de le lui dire. Dès la première semaine, el director, un homme qui ne comprenait rien, avait freiné ses tentatives d'améliorations du fonctionnement du bureau, sous prétexte qu'il parlait trop. « Des vérités qui dérangent » clamait-il à ses collègues à longueur de journée. Jean sentait qu'il s'était intégré à merveille et la position de celui qui dit tout haut ceux que les autres pensent tout bas lui conféra un respect immédiat vis-à-vis des autres employés. Ce travail qu'on lui demandait était d'une facilité enfantine et il sentait qu'il était en train de se faire une place. En réalité, tout le monde était fatigué de Jean et de ses discours interminables mais il n'était qu'un stagiaire donc difficile à licencier. Un jour, le directeur avait osé lui demander « de se contenter de faire son travail ». Sur le moment, Jean n'avait rien



répondu mais quelques heures plus tard alors qu'il tentait de décrypter un courrier dont la niaiserie n'avait d'égal que l'inutilité, Jean prit le chemin du bureau du manitou. Il se mit alors à expliquer point par point au directeur, Jean voulait seulement l'aider, pourquoi il était un type dénué de sens commun, dépourvu de logique, inculte, socialement antipathique, aigri, à tendance dépressive et qui ne comprenait rien du monde qui l'entourait. Ces mots furent les derniers qu'il eu à prononcer dans ce bâtiment infâme, ce temple de mauvais goût. Ces hypocrites ne le méritaient pas. Ces hypocrites ne savaient rien.

Ce que les gens ne savaient pas, Jean le savait. Ce que les gens savaient également, mais autrement, il avait une autre vision.

Jean avait toujours souffert de cette maladie de trop donner aux autres. Désormais, il ne donnerait plus rien, à personne. Pris alors d'un sentiment satisfait, Jean se leva. Jean peinait à retrouver ses vêtements éparpillés parmi les cadavres de mégots, d'aluminium et d'emballage plastique. Hier, encore, avant sa rencontre avec les ignares, il avait croisé la petite Clara, cette sotte qui offrait son corps à tous les salopards qui la rejetaient, pute ! Clara se servait de Jean comme on se sert d'un marteau. Elle lui donnait le vertige puis elle l'écrasait violemment contre un clou. Une véritable sorcière suceuse de sentiments. Quelqu'un de glauque. Plusieurs fois, Jean l'avait mise en garde de sa déchéance. Elle n'y entendait rien, la perversion est une maladie inaltérable. Lorsque Jean eut cette pensée, il était sur son pallier, il claqua alors la porte avec haine, connasse ! Il était maintenant dans la rue. Jean ne supportait pas la ville dans laquelle il habitait. Il y trouvait les gens, prétentieux et coincés. Lui était de la campagne et possédait donc une vision bien plus claire et ouverte : « Les gens de la ville sont de vulgaires prétentieux, ils ont grandi sans horizon, ils arriveront jamais à voir plus loin qu'un immeuble. » était le genre de discours que pouvait hurler Jean au visage d'un citadin en riant grassement lorsque l'alcool venait à la rencontre de son sang. Jean finit sa canette qu'il jeta dans une poubelle piétonne. « Un 50 de plus ! » proclama-t-il. Il n'en avait plus pour longtemps de toute façon. Jean en était persuadé. Il ne vivrait pas plus de trente ans, il le savait. Il était destiné à ne pas vieillir.



Nino Ferrer

Il faut veiller à connaître parfaitement et précisément son quartier lorsque les lieux familiers disparaissent.

J'aimerais parler de Nino Ferrer. Il y a quelque chose qui me touche dans la personnalité de ce chanteur populaire. Toute sa vie, on l'aura connu, majoritairement, pour ses titres humoristiques. Ces titres dont il n'était pas fier, qu'il avait composé comme des plaisanteries. Une étiquette de chanteur humoristique lui a alors été accolée. Son visage de bonhomme sympathique n'aide pas à contrer cette image sur laquelle les auditeurs s'accrochent. Cette étiquette de chanteur comique, malgré une carrière marquée par une recherche musicale permanente et de nombreux genres musicaux approchés, il ne parviendra jamais à s'en débarrasser. Il se suicide le 13 Août 1998. Quelques mois avant sa disparition, il avait déclaré à un ami :

« Tu te rends compte, j'ai écrit composé et produit près de deux cents chansons, et les gens n'en connaissent que trois. C'est comme un peintre prolifique dont on ne connaîtrait que trois tableaux, car tous les autres sont dans des coffres »

Le poids d'une étiquette.

Un jour il entreprendrait la mise en place de ces fragments qu'il rassemblerait en un puzzle immense dont l'ambition était de montrer aux érudits que l'histoire avait pris un tour catastrophique depuis quatre siècles.



Nino Ferrer

Le « stoïcisme », dit Baudelaire, religion qui n'a qu'un sacrement : le suicide ! ». Bien que très tôt le suicide ait pris pour lui cette valeur de sacrement unique, c'est une toute autre religion que le stoïcisme qu'il faut prêter à Louis Fuyard. La résignation n'est pas son fort : pour lui non seulement la douleur mais encore l'absence de plaisir est un mal intolérable. Un égoïsme absolu, flagrant, le dispute à une générosité naturelle. Selon lui, le plus beau présent de la vie est la liberté qu'elle vous laisse d'en sortir à votre heure. Jacques Rigaud, vers vingt ans, s'est condamné lui-même à mort et a attendu impatiemment, d'heure en heure, pendant six ans, l'instant de parfaite convenance où il pourrait mettre fin à ses jours. C'était, en tout cas, une expérience humaine captivante, à laquelle il sut donner un tour mi-tragique, mi-humoristique qui n'appartient qu'à lui. Louis Fuyard dont l'ambition littéraire s'est bornée à vouloir fonder un journal dont le titre en dit long : « Le grabuge », glisse chaque soir un revolver sous son oreiller : c'est sa façon de se rallier à l'opinion commune que la nuit porte conseil. Il se donne pour un personnage moral mais qu'on s'entende bien, toi et moi : vu le caractère de sa résolution, avec lui adieu la bienséance. Le dandysme éternel est en jeu : « Je serai un grand mort ... ».

Le 22 Mars 2016 enfin, l'instant est venu pour Louis Fuyard, après de très minutieux soins de toilette et en apportant à cette sorte de départ toute la correction extérieure qu'elle exige.

« Je serai sérieux comme le plaisir. Les gens ne savent pas ce qu'ils disent. Il n'y a pas raison de vivre, mais il n'y a pas de raison de mourir non plus. » seront ses dernières phrases.

Bibliographie

Romans américains pastichés

William Faulkner, Le bruit et la fureur, Paris, Gallimard, 1972
Kay Redfield Jamison, An unquiet mind, Paris, Robert Laffont, 2003
Flannery O'Connor, Les braves gens ne courent pas les rues, Paris, Editions Folio, 1981
Olivier Sacks, L'homme qui prenait sa femme pour chapeau et autres récits cliniques, Paris, Seuil, 1992
John Kennedy Toole, La conjuration des imbéciles, Paris, 10-18, 2003

Ouvrages théoriques

Alain Badiou, Pierre Bourdieu, Judith Butler, Georges Didi-Huberman Qu'est-ce qu'un peuple ? Paris, La Fabrique, 2013
Pierre Bourdieu, La distinction, Paris, Les Editions de Minuit, 1979
Gilles Deleuze, Le pli – Leibniz et le baroque, Paris, Minuit, 1988
Gilles Deleuze, Leibniz, âme et damnation, Paris, Gallimard, 2003
Michel Foucault, Le gouvernement de soi et des autres : Tome 2, Le courage de la vérité - Cours au Collège de France (1983-1984), (chapitre sur les Cyriques), Paris, Seuil, 2009
Ian Hacking, L'âme réécrite, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006
Leibniz, Discours de métaphysique suivi de Monadologie, Paris, Gallimard, 1995
Susan Sontag, Devant la douleur des autres, Paris, Bourgeois, 2003

Spectacles importants

Claude Brozzoni, C'est la vie de Peter Turrini, Théâtre Saint-Gervais, Genève, Février 2016
Jonathan Capdevielle, Adishatz et Adieu, Le Quartz, Brest, Mars 2010
Jonathan Capdevielle, Sagas, Arsenic, Lausanne, Mars 2015
Antoine Defoort et Hallory Goerger, Germinal, Arsenic, Lausanne, Mai 2014
Tadeusz Kantor, La Classe Morte, Cracovie, 1974
Philippe Quesne, Swamp Club, Arsenic, Lausanne, Octobre 2013

Ouvrages littéraires

Alphonse Allais, Œuvres anthumes, Paris, Robert Laffont, 1989
José Luis Borges, Fictions, Gallimard, 1983
André Breton, Anthologie de l'humour noir, Paris, Livre de poche, 2005
Peter Brook, L'homme qui, Paris, Actes Sud, 1998
Sophie Calle, Double game, Londres, Violette Editions, 2007
Louis-Ferdinand Céline, Mort à crédit, Paris, Gallimard, 1985
Fedor Dostoïevsky, L'Idiot, Paris, Livre de poche, 1994
Alaa El Aswany, J'aurais voulu être égyptien, Paris, Actes Sud, 2009
Umberto Eco, Pastiche et postiche, Paris, Grasset, 2005
Uberto Eco, De la littérature, Paris, Livre de poche, 2005
William Faulkner, Absalon, Absalon!, Paris, Gallimard, 1972
Gustave Flaubert, Madame Bovary, Paris, Gallimard, 1998
Jon Fosse, Melancholia I, Paris, P.O.L, 1998
Thierry Jonquet, La bête et la belle, Paris, Gallimard, 1999
Maurice Leblanc, La vie extravagante de Balthazar, Paris, Livre de poche, 1979
Hermann Melville, Bartleby, Paris, Gallimard, 1996
Henry Miller, Lire aux cabinets, Paris, Gallimard, 2007
Lautréamont, Les chants de Maldoror, Paris, Livre de poche, 2001
Edouard Levé, Suicide, Paris, P.O.L, 2008
Edouard Levé, Autoportraits, Paris, P.O.L, 2005
Orhan Pamuk, Le musée de l'innocence, Paris, Gallimard, 2011
Georges Perec, L'infra-Ordinaire, Paris, Seuil, 1989
Hugo Pratt, La ballade de la mer salée, Paris, Casterman, 2007
Jules Renard, Journal, Paris, Gallimard, 1960
Olivier Sacks, Musicophilia, Paris, Seuil, 2009
Olivier Sacks, L'odeur du Si Bémol, Paris, Seuil, 2014
Jack Spicer, Billy the kid, Paris, Fourbis, 1990
Robert Walser, Les Enfants Tanner, Paris Gallimard, 1992

Autres (film, installation, peinture, musique ...)

Christian Botanlski, Recherche et présentation de tout ce qui reste de mon enfance
John Cassavetes, Faces, Hollywood, Maurice McEndree, 1968
John Cassavetes, Husbands, Hollywood, Al Ruban & Sam Shaw, 1970
John Cassavetes, The killing of a Chinese Monkey, Hollywood, Al Ruban, 1976
Fernand Deligny, Le moindre geste, Paris, Editions Montparnasse, 2007

Fernand Deligny, Le moindre geste, Paris, Editions Montparnasse, 2007
Brian de Palma, Body Double, Culver City, Columbia Pictures 1984
Raymond Depardon, Urgences, Paris, Double D/TF1, 1988
Raymond Depardon, Profils Paysans, Paris, Palmeraie et Desert, 2008
Werner Herzog, Fitzgerraldo, Munich, Werner Herzog Filmproduktion, 1982
Werner Herzog, Aguirre, Munich, Werner Herzog Filmproduktion, 1972
Werner Herzog, Into the Abyss, Skellig productions, 2011
Aki Kaurismaki, L'homme sans passé, Helsinki, Pyramide 2001
Frida Kahlo, Autoportraits
Joan Miro, Exposition rétrospective, Kunsthau Zürich, 2015
Roman Opalka, ∞ autoportraits
Pier Paolo Pasolini, Uccellacci e uccellini, Rome, Vanguard Films, 1966
Johann Van der Keuken, Les enfants aveugles, Paris, Arte DVD, 2006
Vincent Van Gogh, Autoportraits

Musique écoutée durant la rédaction du mémoire

Gavin Bryars, Jesus Blood never failed me, Londres, Point Music, 1971
Richard Desjardins, Les Yankees, Munich, Ariola Records, 1988
Al Foul, Keep the Motor Running, Frederiksberg, Danemark, MIS Label, 2012
Joy Division, Unknown Pleasures, Londres, Factory Records, 1979
Gerard Manset, Royaume de Siam, Paris, EMI, 1983
Gerard Manset, La Mort d'Orion, Paris, Disques Pathé, 1970
Alan Vega, Collision Drive, Paris, Label Celluloid, 1981

Remerciements

Je tiens à remercier très chaleureusement :

Flannery, Oliver, Kay, William et John de ne pas m'avoir lancé des sorts durant toutes ces semaines où j'ai tenté de me glisser dans leur peau
Claire de Ribaupierre, pour sa confiance, son ouverture d'esprit et son soutien à toute épreuve

Oscar Gomez Mata, pour tous les champs de réflexion qu'il m'a ouvert

Dominique Falquet, pour sa sérénité lors des moments de doute

François Gremaud, pour sa fraîcheur et son sourire

Delphine Rosay, sans qui cette école ne serait pas la même

Frederic Plazy, parce que c'est un grand directeur, sans mauvais jeu de mots

Judith Goudal, pour tellement de raisons que je n'arriverai pas à toutes les lister

Margot Van Hove et **Romain Daroles**, mes acolytes et amours devant l'éternel

David Salazar, **Maxime Gorbatchevsky** et **Chloë Lombard**, qui m'ont donné la possibilité de parler pendant des nuits entières

Pauline Lefebvre-Haudepin, de m'accompagner spirituellement

Jérémy Cloarec, qui me donne la force de me lever les matins difficiles

Mathias Brossard, d'être lui, et pour sa relecture rigoureuse

Timothée Zurbuchen, de m'avoir prêté son bureau et de m'avoir appris ce que c'était de faire une mise en page

La caissière de Denner, dont le sourire m'aide à retrouver le mien

Toute ma chère promotion H, parce ce sont des gens supers

Loïc Touzé et **Olivier Cadiot**, pour leur écoute au moment de la dernière ligne droite

Julie Descloux, de m'avoir accueilli dans sa salle de classe

Mes parents, parce qu'on est obligé de remercier ses parents à un moment ou un autre

Mathilde Aubineau, et son amour du doute

Les **Brian Jonestown Massacre**, pour leur pouvoir à vous détendre en trois notes

Marquette Monsieur, **Antoine Forge**, **Alexandre Goldinchtein**, **Ménex**, **Yannic Velghe**, **Stash**, **Benjamin Balcon**, **Laura Le Manac'h**

Et à tous ceux que j'ai oublié de remercier mais à qui je ne pense pas moins.